BULLETIN SALÉSIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Lyon, 26, *Place Bellecour.* — Turin, 32, *Rue Cottolengo.* — Liége, *Rue des Wallons.*

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. Denis).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(Pie IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(Léon XIII).

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'Il lui donne la vie, qu'Il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXIV^e ANNÉE — N° 277 — JUILLET 1902.

SOMMAIRE : La Sainte Eucharistie — Lettre encyclique de Notre Saint-Père le pape Léon XIII sur la très sainte Eucharistie — Don Bosco et l'éducation (2e partie, X). — Congrès marial de 1902 — Courrier de nos Œuvres : *Belgique, Espagne, Italie.* — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Nouvelles des Missions de Don Bosco : *Colombie, Brésil, Équateur.* — Vie de Mgr Lasagna. — Le Linceul du Christ. — Livres et revues. — Coopérateurs défunts.

La Sainte Eucharistie

Le mois de juillet nous ramène chaque année, en son premier dimanche, la fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce sang divin, que Jésus a versé pour nous jusqu'à la dernière goutte dans sa douloureuse Passion, depuis son agonie au jardin des olives jusqu'à sa mort sur la Croix du Calvaire, chaque jour il l'offre de nouveau pour nous à son Père sur nos autels, dans le divin Sacrement de l'Eucharistie.

C'est de ce sang divin que la vie découle en nous, on ne saurait donc jamais trop ramener les fidèles à la dévotion envers cet auguste Sacrement de l'Eucharistie, ni surtout leur rappeler assez souvent ses sublimes effets et ses multiples bienfaits.

C'est ce qu'a voulu faire, pour achever son œuvre, le Pasteur zélé du troupeau de Jésus-Christ. En une admirable encyclique, suite logique de celle qui nous invite à la dévotion envers le Sacré-Cœur, Sa Sainteté le pape Léon XIII nous montre en la divine Eucharistie le remède à nos maux, la force pour les supporter et l'espérance pour les vaincre.

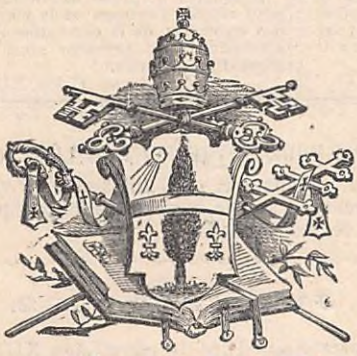
Lisons et méditons ses doctes enseignements.

Lettre encyclique

DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE LÉON XIII

sur la Très Sainte Eucharistie

A Nos vénérables frères les patriarches, primats, archevêques, évêques, et autres ordinaires, en paix et communion avec le Siège apostolique,



LÉON XIII, PAPE

Vénérables frères,
salut et bénédiction apostolique.

Efforts de Léon XIII ;
actes récents dont le souvenir le console (1)

Nous Nous sommes efforcé jusqu'à présent, en raison du caractère sacré de Notre ministère, et Nous Nous efforcerons jusqu'à Notre dernier souffle de vie, avec le secours de JÉSUS-CHRIST, de méditer et de suivre les exemples d'admirable sollicitude pour le salut des hommes que lui-même a donnés d'une façon si éminente.

Traversant une époque qui n'est que trop violemment hostile à la vérité et à la justice, Nous n'avons jamais cessé, autant qu'il était en Nous, et comme vous l'a montré de nouveau Notre très récente Lettre apostolique, d'adresser au monde les enseignements et les avertissements appropriés, de prendre les mesures qui Nous paraissaient les plus efficaces, soit pour combattre la contagion de multiples erreurs, soit pour ranimer la vigueur de la vie chrétienne.

(1) Les sous titres n'ont été mis que pour donner plus de clarté et n'appartiennent pas à la Lettre.

Parmi ces actes, il en est deux de date plus récente, étroitement liés l'un à l'autre, et dont le souvenir Nous apporte des fruits bien opportuns de consolation, au milieu de tant de causes de tristesse qui Nous accablent.

Le premier, c'est que Nous avons jugé très salutaire de consacrer par une particulière solennité l'universalité du genre humain au Sacré-Cœur du Christ Rédempteur ; le second, c'est que Nous avons très vivement exhorté tous les hommes qui professent la foi chrétienne à s'attacher à Celui-là même qui, soit pour les individus, soit au point de vue social, est divinement « la Voie, la Vérité et la Vie ».

La dévotion envers l'Eucharistie,
couronnement des actes pontificaux

Et maintenant Notre même charité apostolique, veillant sur les destinées de l'Église, Nous engage et en quelque sorte Nous pousse à apporter à Nos desseins déjà réalisés leur couronnement; c'est-à-dire que Nous voulons recommander plus instamment au peuple chrétien la dévotion envers la très sainte « Eucharistie », car elle est le don très divin sorti du fond du Cœur du même Rédempteur, qui « désira d'un vif désir » cette union toute spéciale avec les hommes; elle est en outre très propre à nous assurer en abondance les fruits salutaires de sa Rédemption.

Mesures déjà prises par le Saint-Père pour
accroître la dévotion envers ce mystère

D'ailleurs, en vertu de cette même autorité et inspirés par ce même zèle, Nous avons déjà pris dans cet ordre d'idées diverses mesures.

Il Nous est doux de rappeler qu'entre autres décisions Nous avons fortifié de Notre légitime approbation et enrichi de privilèges de nombreuses institutions et associations consacrées à l'adoration perpétuelle de la divine

Hostie; Nous avons fait en sorte que des congrès eucharistiques fussent tenus avec la solennité convenable et avec un égal profit; Nous avons attribué à cette œuvre et à celles dont le but est analogue, comme patron céleste, Paschal Baylon, qui professait à un degré remarquable la dévotion envers le mystère eucharistique.

But de Léon XIII en écrivant une encyclique sur l'Eucharistie

Il Nous plaît donc, Vénérables Frères, de vous entretenir de quelques points concernant ce même mystère, à la défense et à la gloire duquel travailla toujours le zèle de l'Église, non sans que des martyrs lui aient rendu un éclatant témoignage, ce mystère qui inspira magnifiquement la doctrine et l'éloquence d'hommes éminents et aussi les divers arts.

Nous avons pour objet de rendre plus évidente et de mettre plus en relief la vertu de l'Eucharistie, surtout en ce qui touche sa grande efficacité pour la satisfaction des besoins présents.

Puisque Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, sur le point d'achever sa vie mortelle, laissa ce monument de son immense amour envers les hommes et ce puissant secours « pour la vie du monde » (JEAN, VI, 52), Nous ne pouvons rien souhaiter de plus doux, Nous qui sommes près du terme de Notre vie, que de pouvoir ranimer et fortifier dans toutes les âmes des sentiments de gratitude et d'une légitime dévotion envers ce Sacrement admirable, sur lequel Nous pensons que reposent surtout l'espoir et l'assurance du salut et de la paix si ardemment souhaitée par les vœux inquiets de chacun.

Orgueil de certains hommes qui méprisent ce remède

Il ne manquera certes pas d'hommes qui s'étonneront de Nous voir estimer que c'est surtout par de tels remèdes et de tels appuis qu'il faut soulager un siècle troublé de fond en comble et accablé de maux si graves; peut-être ces mêmes hommes recevront-ils Nos paroles avec un dédaigneux ennui.

Cela provient surtout de l'orgueil: lorsque ce vice pénètre dans les âmes, il est fatal que languisse en elles la foi chrétienne, qui exige une soumission très religieuse de l'esprit; nécessairement aussi, d'horribles ténèbres enveloppent pour ces âmes les vérités divines, et à beaucoup de ces infortunés s'applique la parole: « Ce qu'ils ignorent, ils le blasphèment. »

Mais Nous sommes si loin de les exclure pour cela du dessein que Nous avons formé, qu'au contraire Nous avons résolu d'apporter avec plus de zèle la lumière à ceux qui sont animés de bonnes intentions, et d'implorer par une pieuse et fraternelle prière le pardon de Dieu sur ceux qui tournent en dérision les choses sacrées.

L'Eucharistie est la source de tous les bienfaits divins et spécialement de la vraie vie

Connaître par une foi parfaite la vertu de la très sainte Eucharistie telle qu'elle est, c'est la même chose que connaître qu'elle est l'œuvre que, dans l'intérêt du genre humain, Dieu fait homme mena à sa perfection, par sa puissante miséricorde.

En effet, de même qu'une foi éclairée nous impose l'obligation de confesser et d'honorer le CHRIST comme l'auteur souverain de notre salut, qui, par sa sagesse, par ses lois, par ses enseignements, par ses exemples et par l'effusion de son sang, renouvela toutes choses, ainsi nous devons le reconnaître et l'adorer réellement présent dans l'Eucharistie, pour demeurer très véritablement parmi les hommes jusqu'à la fin des temps, pour tirer de lui-même et leur communiquer avec une éternelle abondance les bienfaits de la rédemption, comme un bon maître et un bon pasteur, et comme un très puissant intercesseur auprès de son Père.

Celui qui méditera avec attention et piété sur les trésors découlant de l'Eucharistie comprendra que le meilleur et le plus éminent est celui qui renferme tous les autres, quels qu'ils soient: c'est d'elle, en effet, que découle sur les hommes cette vie qui est vraiment la vie: « Le pain que je donnerai est ma chair, pour la vie du monde » (JEAN, VI, 52).

Cette vie s'est manifestée après la venue de JÉSUS-CHRIST dans toutes les formes de la société

Ce n'est pas d'une seule manière, ainsi que Nous l'avons exposé ailleurs, que le CHRIST est la vie, Lui qui proclama que le but de sa venue parmi les hommes, c'était de leur apporter avec certitude l'abondance d'une vie plus qu'humaine; « Je suis venu afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient sura-

bondamment » (JEAN, X, 10). Et, en effet, dès qu'eurent paru sur la terre la « bonté de Dieu, notre Sauveur, et son amour pour les hommes » (TITE, III, 4) aussitôt personne ne l'ignore, se manifesta une certaine force qui renouvela tout l'ordre des choses qui se répandit dans toutes les veines de la société civile et domestique.

De nouveaux liens unirent l'homme à l'homme; de nouvelles lois naquirent, ainsi que de nouveaux devoirs privés et publics; une nouvelle carrière fut ouverte aux institutions civiles, aux sciences, aux arts; ce qui est le principal, les esprits et les cœurs des hommes furent ramenés vers la vérité de la religion et la pureté des mœurs; bien plus, une vie vraiment céleste et divine fut communiquée aux hommes.

C'est ce que désignent les expressions qui reviennent souvent dans les lettres sacrées: « le bois de vie, la parole de vie, la couronne de vie, et spécialement le pain de vie. »

L'aliment de cette vie, c'est l'Eucharistie

Mais, puisque cette vie dont Nous parlons a une similitude accentuée avec la vie naturelle, puisque comme l'autre elle est entretenue et ranimée par la nourriture, il faut aussi la sustenter et la fortifier par un aliment approprié.

Il est bon de rappeler ici en quel temps et de quelle manière le CHRIST a invité et conduit les âmes des hommes à recevoir convenablement et saintement le pain vivant qu'il devait leur donner. Lorsque se fut répandue la nouvelle du miracle qu'il avait accompli sur le rivage du lac de Tibériade, en multipliant les pains pour rassasier la multitude, aussitôt de nombreuses personnes accoururent vers Lui, dans l'espérance d'obtenir le même bienfait.

JÉSUS saisit cette occasion; de même que jadis, au sujet de l'eau du puits qu'elle devait tirer, il avait inspiré à la Samaritaine la soif de l'eau qui jaillit pour la vie éternelle (JEAN, IV, 14) ainsi il élève les âmes de la multitude affamée, afin qu'elles désirent plus vivement cet autre pain qui demeure pour la vie éternelle (JEAN, VI, 27).

JÉSUS insiste sur cet enseignement.

« Le pain dont je parle n'est point, dit-il, cette manne céleste qui nourrit vos pères dans la traversée du désert, ce n'est pas même celui que naguère vous avez reçu de moi avec admiration; mais je suis moi-même ce pain: « Je suis le pain de vie. »

Il inculque plus longuement la même vérité à tous par cette invitation et ce précepte: « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. » Et lui-même les convainc en ces termes de la gravité du précepte: « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous ».

Cette nourriture est offerte à tous les fidèles

Loin de nous donc cette erreur trop répandue et très funeste des hommes qui pensent que l'usage de l'Eucharistie doit être presque laissé à ceux qui, exempts de soucis et ayant le cœur étroit, décident de chercher le repos dans la vie religieuse.

Ce bien, qui plus que les autres est excellent et salutaire, s'offre à tous les fidèles quels que soient leur condition et leur rang, qui veulent (et il n'est personne qui ne doive le vouloir) entretenir en eux la vie de la grâce divine, dont le terme est la jouissance de la vie céleste avec Dieu.

Ceux surtout qui dirigent les évènements et les hommes devraient y recourir

Et plaise au Ciel qu'ils songent comme il convient à la vie éternelle et qu'ils s'y préparent, ceux-là surtout dont l'intelligence, l'activité et l'autorité sont si puissantes pour diriger les évènements et les hommes.

Mais Nous constatons et Nous déplorons que la plupart d'entre eux estiment avec orgueil qu'ils ont en quelque sorte infusé au siècle une vie nouvelle et prospère, parce qu'ils l'obligent, par l'impulsion qu'ils lui donnent, à marcher à grands pas vers toutes sortes de progrès et de découvertes merveilleuses.

La Société est dans le malaise parce qu'elle n'a pas recours à l'Eucharistie

Or, de quelque côté que se tournent vos regards, la société humaine, si elle est éloignée de Dieu, loin de jouir du calme qu'elle désire, est angoissée et agitée comme un malade en proie à la chaleur de la fièvre; alors qu'elle aspire anxieusement à la prospérité, elle voit celle-ci fuir sans cesse et couler entre ses mains.

Les hommes en effet et les Etats ont nécessairement leur origine en Dieu, aussi ne peuvent-ils vivre, se mouvoir et faire quelque bien autrement qu'en Dieu par JÉSUS-CHRIST, par lequel tous les trésors les plus précieux se sont répandus et se répandent sur le monde.

Mais de tous ces biens la source principale et le principe est la sainte Eucharistie; car elle entretient et elle fortifie cette vie dont l'absence nous est si pénible, et elle accroît merveilleusement cette dignité humaine que Nous voyons maintenant acquérir un si grand prix.

En effet, qu'y a-t-il de plus excellent et de plus désirable que de devenir, autant que cela est possible, participant et associé de la nature divine? Or, c'est là ce que le Christ réalise pour Nous principalement dans l'Eucharistie, par laquelle il s'attache et s'unit étroitement l'homme, élevé par le don de la grâce jusqu'aux trésors divins. Il existe en effet cette différence entre la nourriture du corps et celle de l'âme, que la première est transformée en nous-mêmes, tandis que la seconde nous transforme en elle; et à ce sujet Augustin nous montre le Christ parlant lui-même en ces termes: « Tu ne me changeras pas en toi comme la nourriture de ta chair, mais tu seras changé en moi. »

Ce sacrement est la source des progrès dans les vertus, et en particulier dans la *foi*

Ce sacrement très excellent, dans lequel apparaît surtout le moyen pour les hommes de participer à la nature divine, est aussi pour eux la source des plus grands progrès dans tous les genres de vertus surnaturelles, et en particulier dans la foi.

Celle-ci en effet a eu à toute époque ses adversaires; car bien qu'elle élève les esprits des hommes par la connaissance des vérités les plus hautes, cependant, comme elle cache ce que sont ces vérités qu'elle nous a montrées supérieures à notre nature, elle semble par là même abaisser ces esprits.

Mais jadis c'était tantôt tel point de foi, tantôt tel autre qui était attaqué: dans la suite, la guerre a étendu beaucoup plus loin ses ravages, et l'on en est arrivé maintenant à affirmer qu'il n'y a rien absolument de surnaturel. Or, pour ramener dans les esprits la vigueur et la ferveur de la foi, rien n'est plus efficace que le mystère eucharistique, qui est proprement appelé « mystère de foi »: en lui seul est contenu tout ce qui est au-dessus de la nature, dans une abondance extraordinairement variée de miracles: « Le Seigneur clément et miséricordieux a éternisé la mémoire de ses merveilles. Il a donné une nourriture à ceux qui le craignent. » (Ps. CX, 4, 5).

L'Eucharistie est l'extension de l'Incarnation et de la Rédemption

Si Dieu en effet a fait quelque chose de surnaturel, Il l'a rapporté à l'Incarnation du Verbe, par le bienfait de laquelle devait être restauré le salut du genre humain. « Il a résolu de tout restaurer en JÉSUS-CHRIST, tant ce qui est dans le ciel que ce qui est sur la terre » (EPHES., I, 9, 10). L'Eucharistie, au témoignage des saints Pères, doit être considérée comme une continuation et une extension de l'Incarnation, puisque par elle la substance du Verbe incarné est unie à chacun des hommes, et le sacrifice suprême du Calvaire est renouvelé d'une manière admirable; c'est ce qu'a prédit le prophète Malachie: « En tout lieu est sacrifiée et offerte à mon nom une oblation pure » (I, 11).

Ce sacrement le plus grand de tous les miracles, est accompagné d'autres miracles qui entretiennent la foi

Ce miracle, qui entre tous est le plus grand dans son genre, est accompagné de miracles innombrables: ici, toutes les lois de la nature sont suspendues; la substance entière du pain et du vin est changée en le corps et le sang du Christ; mais l'apparence du pain et du vin, ne recouvrant aucune réalité, est conservée par la vertu divine; le corps du Christ se trouve en même temps dans autant d'endroits qu'il y a en même temps d'endroits où le sacrement s'accomplit.

D'ailleurs, afin d'accroître la soumission de la raison humaine envers un si grand mystère, des miracles viennent pour ainsi dire à son secours, pour la gloire de l'Eucharistie; ils sont rappelés par l'histoire ou vivent dans notre souvenir, et il en existe dans plus d'un lieu des monuments publics et remarquables.

Nous voyons donc ce sacrement entretenir la foi, nourrir l'esprit, détruire les inventions des rationalistes, et surtout éclairer l'ordre des choses surnaturelles.

L'Eucharistie protège encore la foi en sauvegardant la pureté

L'affaiblissement de la foi aux vérités divines a pour origine non seulement l'orgueil, dont nous avons parlé plus haut, mais encore la dépravation de l'esprit.

Si l'expérience nous montre que meilleures sont les mœurs d'un homme, plus son intelligence est ouverte, par contre, les voluptés corporelles ont pour effet d'émousser les esprits; et c'est surtout dans l'ordre des choses divines que les passions obscurcissent la lumière de la foi, l'éteignent même, par une juste réprobation de Dieu. Or le désir insatiable de ces plaisirs brûle aujourd'hui tous les hommes en proie dès les premiers jours de leur jeunesse à une sorte de contagion maladive.

Mais la divine Eucharistie nous apporte pour ce mal affreux un excellent remède; son premier effet est de réfréner la passion en accroissant la charité; car Augustin dit: « L'aliment de celle-ci (de la charité) est l'affaiblissement de la passion, et sa perfection est l'absence de passion. »

En outre la chair très chaste de JÉSUS comprime l'insolence de notre chair, comme nous l'a enseigné Cyrille d'Alexandrie. En effet le Christ existant en nous calme la loi de la chair sévissant dans nos membres.

Bien plus le fruit spécial et très doux de l'Eucharistie est celui qu'annonçait cette parole prophétique: « Qu'y a-t-il en lui (dans le Christ) de bon et qu'y a-t-il de beau, si ce n'est le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges? » (ZACH., IX, 17). Ces mots désignent le désir fort et constant de la sainte virginité qui, même en un siècle regorgeant de délices, fleurit chaque jour, dans l'Église catholique, sur une étendue plus vaste et en plus grande abondance, et l'on sait bien que partout il a pour fruit le progrès et l'état de la religion, en même temps que de la société humaine.

L'Eucharistie fortifie l'*espérance*

Il faut ajouter que par ce sacrement l'espérance des biens immortels est merveilleusement fortifiée, ainsi que la confiance dans les secours divins.

Le désir de bonheur qui existe dans toutes les âmes et qui leur est naturel est aiguisé de plus en plus par le caractère trompeur des biens terrestres, par les injustes violences des hommes pervers, enfin par les autres douleurs du corps et de l'âme. Or, l'auguste sacrement de l'Eucharistie est une cause et un gage de bonheur et de gloire, non seulement pour l'âme, mais encore pour le corps ; en effet, tandis qu'il enrichit les âmes de l'abondance des biens célestes, il les comble en même temps de joies très douces qui surpassent de beaucoup l'attente et l'espérance des hommes, quelles qu'elles soient; il soutient les chrétiens dans l'adversité; il les fortifie dans la lutte pour la vertu; il les garde pour la vie éternelle et les y conduit en leur fournissant, pour ainsi dire, des vivres en vue du voyage.

Dans le corps chancelant et débile, cette divine hostie fait pénétrer le germe de la résurrection future: le corps immortel du Christ introduit en nous une semence d'immortalité qui, un jour, produira ses fruits.

Que de tels biens doivent résulter de l'Eucharistie pour l'âme et pour le corps, c'est ce que l'Église nous a enseigné en tout temps, suivant en cela l'exemple du Christ qui a affirmé: « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour (JEAN, VI, 55).

Mémorial de la Passion, l'Eucharistie inspire l'esprit de sacrifice

Il est conforme à notre sujet, et il importe grandement de considérer, que l'Eucharistie a été instituée par le Christ, comme un mémorial éternel de sa Passion, et qu'elle montre au chrétien la nécessité de s'amender lui-même d'une façon salutaire. JÉSUS, en effet, a dit à ses premiers prêtres: « Faites ceci en mémoire de moi» (LUC, XXII, 19), c'est-à-dire, faites ceci pour commémorer mes amertumes, mes angoisses, ma mort sur la croix. C'est pourquoi, ce sacrement et ce sacrifice est pour nous une exhortation assidue à faire pénitence en tout temps, à supporter les plus grands labeurs; c'est aussi une condamnation grave et sévère des plaisirs que des hommes très impudents vantent et exaltent si fort: « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'Il vienne » (I COR., XI, 26).

(A suivre.)

Don Bosco et l'éducation*

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

X

Les Retraites

Dieu merci! Les retraites ne sont plus une nouveauté dans les écoles chrétiennes. Depuis longtemps déjà, on les faisait dans les petits séminaires; de là, elles ont gagné les collèges catholiques et elles commencent à descendre jusqu'aux écoles primaires. Les membres fervents de nos Patronages, apprentis et ouvriers, font chaque année leur retraite et, chose singulière autant qu'édifiante, ils choisissent de préférence l'époque du 14 juillet. Sous prétexte de solenniser la fête nationale, ils demandent un congé de trois jours à leurs patrons et, au lieu de les passer dans la dissipation et les plaisirs, ils les consacrent à la prière et aux saintes méditations.

La ville de Marseille devança Paris dans cette salutaire pratique de la retraite pour les jeunes gens des Patronages; car le vénérable M. Joseph Allemand, fondateur, dès 1809, d'un Patronage à Marseille, envoyait tous les ans ses jeunes gens les plus sérieux faire leur retraite dans une délicieuse campagne de la banlieue, à Sainte-Marguerite, et son biographe nous dit des merveilles de ces retraites passées dans les macérations, la prière et les larmes, en sorte que des jeunes gens du monde rivalisaient avec les plus fervents cénobites. Ce ne fut qu'en 1855 que les Patronages de Paris entrèrent dans cette voie, en mettant la piété en tête de leur programme. Les retraites de soldats, avant ou après le service, se propagent de plus en plus, et dans les diocèses restés chrétiens, les retraitants se comptent par centaines, presque par milliers.

Les éducateurs apôtres favorisent de tout leur pouvoir les retraites dans les écoles. Ils savent qu'une bonne retraite, composée d'instructions spéciales sur les grandes vérités de la foi et les devoirs de l'enfant chrétien, fait un bien immense: elle purifie les consciences, développe la vigueur morale et produit un élan vers le bien, qui aura son effet sur l'année entière.

Don Bosco comprit de bonne heure l'efficacité de la retraite pour la sanctification de ses enfants et, dès l'année 1850, il leur donna une retraite qui fit époque. Voici comment Don Bonetti, de sainte et regrettée mémoire, la raconte dans *Les cinq lustres:*

« Au mois de septembre de cette même année, 1850, Don Bosco conduisit un grand nombre de ses enfants faire une semaine de retraite au petit séminaire de Giaveno, dont les élèves étaient en vacances. On s'y rendit à pied de Turin. L'escouade des retraitants se composait des jeunes gens de l'Oratoire, auxquels s'étaient joints un bon nombre de ceux qui fréquentaient les Patronages, et qui avaient obtenu la permission de leurs patrons ou de leurs parents. Le chanoine Robert Murialdo, directeur du Patronage de l'Ange gardien, conduisait la troupe juvénile. On marchait, en chantant des cantiques à MARIE ou des chansonnettes morales apprises à l'Oratoire. Don Bosco se rendit à Giaveno en voiture: il avait pris les devants pour préparer le dîner à Avigliana; en même temps, il accompagnait quelques jeunes gens qui n'avaient pas pu faire le voyage à pied. A Avigliana, on fit un délicieux repas sur les gracieuses rives du lac. Ce fut à cette occasion que Don Bosco se mit en relation avec un prêtre zélé et charitable, nommé Don Victor Alasonatti qui, de son côté, conçut pour Don Bosco la plus grande estime et la plus vive affection, en sorte qu'on le vit venir au milieu de nous, quelque temps après, pour être notre second père. Les deux prédicateurs de la retraite furent le chanoine Arduino, archiprêtre de la collégiale de Giaveno, prêtre renommé pour sa science et son zèle, et Don Bosco. Le théologien Don Robert Murialdo

(*) Voir *Bulletin salésien* février 1901 et suivants, janvier, mars 1902 et suivants.

fut leur auxiliaire pour les confessions. On invita les jeunes gens du pays à suivre les exercices et la retraite fit un bien immense.»

***

A partir de ce moment, les retraites se régularisent à l'Oratoire Saint-François de Sales et dans les autres fondations salésiennes. Elles se sont perpétuées, et voici comment on les fait.

Leur durée est de trois jours pleins. Elles commencent la veille au soir par une instruction d'ouverture et se terminent le quatrième jour par la communion solennelle vers sept heures à une messe basse ; puis à neuf heures vient le salut de clôture avec une allocution de circonstance, appelée « les souvenirs ». Il y a toujours deux prédicateurs, dont l'un est chargé des méditations sur les grandes vérités de la foi, qui se font le matin et le soir; l'autre fait les instructions sur les sacrements, les vertus chrétiennnes et les devoirs de l'écolier chrétien. Don Bosco, éminent psychologue, connaît bien la nature des enfants: il sait qu'ils réfléchissent peu par eux-mêmes, voilà pourquoi il leur donne deux prédicateurs pour leur parler plus longuement de Dieu et de leur âme. Chaque méditation dure une demi-heure et chaque instruction environ trois quarts d'heure.

La messe se dit aussitôt après la première méditation, et les enfants y assistent sans chanter ni faire de prières vocales, ils peuvent ainsi réfléchir et prier cœur à cœur avec la divine victime qui s'immole sur l'autel. On psalmodie l'office de la Sainte Vierge de cette manière: deux petites heures sont récitées après la messe, avant le déjeuner; les deux autres vers neuf heures, avant la première instruction; vêpres et complies à trois heures, avant la seconde instruction; matines et laudes, avant la deuxième méditation, qui est suivie du chapelet et de la bénédiction du Saint Sacrement. Ainsi les jeunes gens mènent, durant trois jours, une vie presque monacale, qui les porte au recueillement et les élève vers les régions surnaturelles. On doit prendre, aux heures fixées, c'est-à-dire après déjeuner, après dîner et au goûter, une récréation, qu'on appelle modérée, parce qu'elle exclut les jeux bruyants; et alors on voit, disséminés à travers la cour, des groupes d'élèves, qui jouent, les uns aux billes, les autres aux osselets ou à divers jeux paisibles, et qui gardent ainsi un silence relatif.

Pendant le temps libre, on demeure dans une salle surveillée, et l'on s'occupe à résumer les instructions, à lire un livre pieux, à préparer sa confession, qui doit remonter au moins jusqu'à la dernière retraite.

Comme on le voit, les retraites des Maisons salésiennes ressemblent beaucoup à celles de nos petits séminaires français, sauf, comme nous l'avons dit, qu'il y a deux prédicateurs et, j'ajoute, qu'on y trouve un je ne sais quoi de plus solennel.

Cette solennité vient, ce me semble, du *Veni Creator*, chanté avant chaque méditation, des Litanies des Saints, avec leurs nombreux versets et oraisons, qu'on récite à deux heures, après la récréation de midi, et enfin du chapelet du Sacré-Cœur, qui se dit à onze heures et demie, avant l'examen particulier.

Ce chapelet est une prière de réparation et d'amende honorable envers le Saint Sacrement, qui comprend six invocations, suivies chacune d'un *Pater*, *Ave* et *Gloria*. Rien de pieux et de touchant comme ce chapelet. L'invocation suivante en donnera une idée: « O Cœur de JÉSUS, brûlant d'amour pour nos âmes dans l'admirable institution de la Sainte Eucharistie, j'adore humblement cet amour immense qui vous a porté à nous donner pour nourriture votre corps et votre sang adorables. Quel cœur pourrait ne pas être attendri à la vue de cette charité infinie? O mon JÉSUS, donnez-moi des larmes en abondance pour pleurer et réparer les offenses que vous recevez au Saint Sacrement de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens. »

Les retraites salésiennes diffèrent encore de nos retraites françaises, par l'époque où elles se font. En France, on les donne généralement au début de l'année scolaire; dans les Maisons salésiennes, elles ont lieu autour de Pâques, plutôt avant qu'après. Cependant le début de l'année scolaire n'est pas oublié, et l'on y fait régulièrement un triduum de prédication, matin et soir, avec la confession et la communion de clôture, mais sans rien changer aux occupations ordinaires.

La retraite principale, faite ainsi en avril, au moment où tout renaît dans la nature, se justifie déjà par cette considération, que c'est le temps où les tentations deviennent

plus vives chez les enfants et les jeunes gens. En outre, elle sert de coup de fouet pour achever l'année et traverser les mois de chaleur. Enfin, elle est une sauvegarde pour les vacances et assure plus d'une vocation pour l'année suivante.

Saint Ignace de Loyola
Sculpture des ateliers salésiens de Sarria - Barcelone

A la cérémonie de clôture, on récite des prières à diverses intentions : pour les bienfaiteurs de la maison, pour les personnes recommandées, pour les prédicateurs de la retraite ; mais l'intention la plus frappante est ainsi conçue : « Pour ceux d'entre nous, qui entreront dans leur éternité, au cours de l'année. » Déjà, à l'exercice mensuel de la bonne mort, on dit un *Pater* et un *Ave*, pour celui de l'assistance qui mourra le premier ; et cet usage révèle l'esprit de Don Bosco, le but de toute sa vie et de toutes ses œuvres : procurer aux siens une bonne vie et une sainte mort. Tel est d'ailleurs le but des exercices d'une retraite.

Le Congrès marial de 1902

C'est au dix-neuvième siècle que revient l'honneur d'avoir inauguré les Congrès à l'honneur de MARIE. De tels Congrès ont été réunis déjà en Italie, trois fois, à Livourne (1895), à Florence (1897), à Turin (1898) ; en France, une fois, à Lyon (5-8 septembre 1900).

Il appartenait au vingtième siècle de continuer la série. Cette année même 1902, du 18 au 21 août, un cinquième Congrès se tiendra, sous le haut patronage de Mgr l'évêque de Lausanne et Genève, à Fribourg, en Suisse.

Livourne et Florence n'ont guère été que des réunions locales. Turin a eu un retentissement plus éclatant : cependant il n'a pas exercé d'influence bien sérieuse hors des frontières italiennes. Lyon n'a pas revendiqué d'autre titre que celui de « Congrès marial », mais il ne s'est pas contenté d'être exclusivement français ; il recevait non seulement avec reconnaissance, mais encore avec une émotion profonde, les travaux qui venaient de par delà les limites de la France. L'Angleterre, l'Espagne et la Pologne, la Suisse et la Belgique, l'Italie, les Indes et le Liban, le Japon même et peut-être d'autres nations, lui ont envoyé des travaux. Le Congrès de Fribourg enchérit encore sur ses devanciers : dès aujourd'hui, il s'intitule « Congrès international » en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Puissent grand nombre de nos lecteurs y prendre part et travailler grandement au développement du culte de notre bonne Mère du Ciel. Nous faisons aussi des vœux pour qu'on y étudie sérieusement la meilleure manière de célébrer dignement, en 1904, le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, comme le demande l'excellente Revue *Les Études*.

✝

COURRIER DE NOS ŒUVRES

BELGIQUE

Nouvelle Œuvre salésienne à Liége

Depuis longtemps déjà, Liége possède une Maison salésienne, avec École professionnelle, classes primaires et secondaires, qui fut la dernière fondation décidée par Don Bosco, peu de temps avant sa mort, sur les pressantes instances du regretté Mgr Doutreloux. Le dimanche 27 avril dernier, profitant de la visite du Successeur de Don Bosco en Belgique, on vient d'inaugurer dans la même ville une œuvre d'un genre tout nouveau, parmi celles déjà nombreuses, confiées aux Salésiens dans les diverses parties du monde. Il s'agit d'une *Maison de famille*.

Mais ici, laissons la parole à l'excellente *Gazette de Liége* qui saura, mieux que nous, décrire l'œuvre et la fête d'inauguration :

La *Maison de famille* vient d'être érigée rue Saint-Laurent, en face de l'église Sainte-Agathe, en avant des vastes installations du plus ancien Patronage de Liége. Avec ses trois larges étages, l'édifice, vu de la rue, unit la simplicité solide à l'élégance modeste ; il fait meilleur effet encore, vu de la cour intérieure, qu'il domine ; dans toutes ses parties il est excellemment approprié à sa destination.

Au rez-de-chaussée s'étendent conciergerie, bureaux, petites salles réservées à la direction, à l'administration, et surtout un vaste et joyeux réfectoire ; celui-ci, qui servira aussi de hall de jeux et de récréation, occupe toute la largeur du bâtiment et prend jour sur les deux façades.

Le rez-de-chaussée est plus large que le reste de la construction, auquel il sert de piédestal et grâce à cette disposition sa partie débordante a pu se couronner, vers la cour, d'un vaste balcon, de plain pied avec l'étage, balcon auquel on accède par un escalier en tourelle pittoresquement aménagé, et d'où ce sera, pour le regard, plaisir sans fin de contempler les aspects toujours changeants de la ville et du vallon liégeois.

Les trois étages comprennent chacun deux douzaines de jolies chambres munies du lit, du lavabo, de l'armoire les plus commodes : tout cela clair, luisant, propret, d'abords, d'entretien et de dégagement faciles, avec tous les compléments d'un confortable sans excès.

Dans les détails, les meilleures nouveautés se mêlent aux meilleures pratiques d'autrefois : cloisons de briquettes ou de ciment armé, pierres et boiseries employées sans déguisements d'enduits ou de couleurs, ferronneries franchement accusées, panneaux de céramiques constituant une décoration utilitaire toujours fraîche, agréable à l'œil et favorable à la propreté.

Bien des pensionnaires de nos maisons d'éducation les plus justement renommées seraient heureux d'être logés comme le seront là les hôtes attendus.

— Quels hôtes ? me demanderez-vous peut-être, si vous ne connaissez déjà ce que comporte une *maison* de famille.

— Quels hôtes ? Mais les jeunes ouvriers ou les jeunes employés, soit orphelins sans foyer, soit retenus par leur travail, dans la grande cité industrielle, trop loin de la bourgade paternelle pour pouvoir y retourner ! Qui n'a plaint l'existence de ces adolescents, trop âgés pour prolonger leur séjour dans un orphelinat ou dans une pension ordinaire, arrivés au temps de gagner par l'outil, le crayon ou la plume, le pain quotidien, et condamnés pour ce faire, à cette existence indépendante et trop solitaire de « logeur », rarement soignée, rarement douce et bonne, presque toujours remplie de petits ennuis et de grands périls ?

Eh bien ! c'est à ces pauvres pigeons voyageurs, un peu perdus dans nos cités, n'y pouvant souvent trouver pour abri qu'un méchant trou ouvert à tous les mauvais vents, et souvent en danger d'y rentrer « traînant l'aile et tirant le pied » que la maison de famille offrira désormais son frais et gai colombier, de façon à leur garantir comme le souhaitait le fabuliste : « bon souper, bon gîte et le reste ».

Si vous connaissez de ces jeunes gens honnêtes en quête de logis semblable, signalez-leur, ami lecteur, le n° 31, de la rue Saint-Laurent. Qu'ils aillent s'y faire connaître et y voir: ils trouveront là, pour leur expliquer la chose, quelques religieux de l'ordre le plus accoutumé à s'occuper du peuple, trois Salésiens: un supérieur, Belge et Wallon, Don Berck et deux de ses confrères, des Français.

Pour les conditions de cette hospitalité, tout ce que j'en sais, quant à moi, c'est que si elle n'entend pas être une œuvre de charité dans le sens d'aumône, si elle prétend vivre de ses ressources, elle se promet de ne tirer de ces hôtes que ce profit moral: les aider à rester honnêtes gens et bons chrétiens.

Déjà quelques chambres sont occupées: les autres ne tarderont pas à l'être et la direction aura plutôt l'embarras de choisir entre les candidats que de chercher à les faire surgir autour d'elle.

Les bénédictions, que Mgr l'Evêque donnait dimanche à ces locaux, aideront puissamment à cette prospérité.

Pour les porter, avec les touchantes expressions de la liturgie catholique, à tous les étages, Monseigneur était accompagné du vénéré successeur de Don Bosco, Don Rua, le révérendissime supérieur général des Salésiens, de l'assistant de Don Rua, de Don Scaloni et de Don Berck, les chefs des deux Maisons liégeoises, et de quelques-uns de leurs religieux; de MM. les chanoines Rutten et Pirenne, de MM. les doyen et curés de Saint-Martin, Saint-Christophe, Sainte-Marguerite. Avec eux, quelques amis, M. l'Architecte Léonard, l'habile constructeur de la maison, MM. Joseph Begasse, Léon Deliege, Joseph Demarteau, et M. Palmers, président du Patronage de Saint-Joseph, dont la chapelle devient commune aux deux institutions, et où le supérieur de la maison nouvelle remplira désormais les fonctions d'aumônier.

J'omets à dessein, dans cette nomenclature, le nom de M. le baron de la Rousselière: cet édifice est la réalisation monumentale d'un de ses plus anciens desseins; il est son œuvre, des fondations à la pointe des paratonnerres. A l'entendre, cependant, lorsqu'à l'inauguration du réfectoire, le moment des toasts fut venu, il n'y avait, après Dieu, qu'à remercier tout le monde, lui seul excepté. Aussi ne fallait-il pas moins que Mgr l'évêque de Liége pour s'attaquer de front à cette modestie farouche, remettre les choses au point et M. de la Rousselière à sa place..... de fondateur.

Monseigneur en portant la santé de M. de la Rousselière, n'a pas craint, pour le confondre jusqu'au bout, de rappeler le bien que ce généreux fait autour de lui, depuis tantôt quarante ans, l'infatigable attachement qu'il n'a cessé de prodiguer de cent manières à la classe laborieuse, le splendide couronnement que l'érection de cette *Maison de famille* vient donner à tant d'autres œuvres; quel témoignage éclatant il y faut voir enfin du respect qu'ont pour le travail et pour le travailleur, une âme et un cœur vraiment catholiques.

Puisse du moins le fondateur — c'est le vœu par lequel le prélat a terminé — après avoir pourvu si minutieusement, si scrupuleusement aux moindres détails de l'œuvre, trouver sa récompense dans la jouissance qu'il éprouvera à y voir longtemps tout prospérer sous la conduite du zélé directeur.

M. le doyen de Saint-Martin, heureux de saluer l'instauration de cette œuvre nouvelle dans sa chère paroisse, a porté joyeusement la santé du Révérendissime Don Rua et des PP. Salésiens. Le vénéré Supérieur général a répondu tout à la fois avec la piété et avec l'humilité du parfait successeur de Don Bosco, et l'exquise bonne grâce italienne.

M. Joseph Begasse a rappelé, non sans émotion, ce que devaient à M. de la Rousselière et ces amis et ces fils d'ami que son exemple a entraînés à marcher si heureusement dans la voie des œuvres populaires. M. Joseph Demarteau, dans l'expression des reconnaissances, des félicitations et des vœux de cette journée, a associé à celui qui se trouvait malgré lui devenu le héros de la fête, l'aimable et constante collaboratrice qui partage si parfaitement sa vie, ses vues, son dévouement, Mademoiselle de la Rousselière.

L'inauguration achevée des tables de la maison, c'est à celle de son café, voire de ses cigares, non moins recommandables, qu'on est passé. Bref, tout ce que l'on a pu voir, goûter et entendre, durant ces heures agréables et rapides, a confirmé chacun dans la certitude que la *Maison de famille* répond à un besoin social de notre ville de Liége et y répond admirablement de tous points.

(*Gazette de Liége*, 30 avril 1902.)

Visite de Don Rua au Noviciat d'Hechtel

De Liége à Hechtel il n'y a qu'un pas, — 80 kilomètres. Don Rua le franchissait allégrement, au matin du 21 avril, pour venir apporter à ses chers novices le sourire de sa présence et l'encouragement de sa visite. — Hechtel, gracieuse perle de village, pudiquement égarée au fond du Limbourg Belge, possède, on le sait, un noviciat de futurs

Salésiens. Cette année, à la suite d'évènements malheureux dont le *Bulletin* a entretenu ses lecteurs, le Noviciat a vu fortement grossir sa population par l'arrivée subite d'un bon groupe de novices français. Pauvres oiseaux de tempête, chassés par la rafale, du ciel tendre et clair de la patrie, ils sont tombés, un gai matin de septembre, sur le vieux sol catholique des Flandres, la terre classique de l'accueil. Un nid tout prêt, tout chaud, moëlleux et bien duveté les attendait. Ils s'y sont blottis, et c'est là, au milieu d'une famille de frères, où ils ont rencontré une hospitalité au geste large et enveloppant, qu'ils attendent la fin de la bourrasque. — Telle est, en quelques mots, la composition actuelle de cette pépinière salésienne, où une nombreuse jeunesse se prépare, dans le sérieux d'une solide éducation surnaturelle et les saintes ardeurs de l'étude, aux joies et aux labeurs de l'apostolat.

Dire que l'arrivée du Supérieur Général a mis tout ce monde en fête serait superflu. Toutefois, pendant que l'express de 8 heures emporte Don Rua à travers les plaines ensoleillées du Limbourg, revenons à Hechtel pour assister aux derniers apprêts de la réception qu'on lui ménage.

A l'aube, bien avant l'aube même, on travaillait déjà à Hechtel. Dans la cour du Noviciat, à la lueur indécise des constellations, un œil exercé eût pu distinguer des ombres fantastiques se profilant sous le ciel noir. On allait, venait, se croisait, échangeant quelques brèves indications à voix basse, pour ne pas réveiller ceux qui reposaient encore, rêvant sans nul doute de réceptions grandioses, et de stupéfiantes apothéoses. Et tandis que les uns faisaient hâtivement surgir du sol des allées entières de sapins, d'autres escaladant des échelles, tentaient, entre deux clignotements d'étoiles, de fixer des guirlandes aux murailles et de tapisser de verdure la carcasse du bâtiment:

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales!

Et petit à petit, pendant que les heures s'enfuyaient et qu'au ciel les astres commençaient à pâlir, la maison achevait sa toilette. Aussi, quand l'aurore au teint gris-perle apparut, le pauvre vieux logis semblait tout transformé. A le voir ainsi grimé des pieds à la tête et méconnaissable, on songeait involontairement — tant l'amour filial avait été ingénieux — à ces contes de fées, où dans l'espace d'une nuit, la chaumière se métamorphose en palais.

Il ne restait plus, après ces divers préparatifs, qu'à aller recevoir l'hôte illustre que l'on attendait.

Sur le coup de onze heures, tout le Noviciat s'ébranla à la rencontre de Don Rua. Le temps était beau, le ciel clair; un gros soleil montait sur les prairies humides de rosée; la nature elle-même prenait part à la fête. Un quart d'heure de marche à travers la fraîcheur de la campagne et nous sommes à la station du tram. Une foule nombreuse s'y trouve déjà massée. On dirait que la paroisse entière s'est donné rendez-vous ici. Réellement, la réception s'annonce grandiose.

Un coup de sifflet, dans le lointain, un panache de fumée, qui se détache sur le bleu du ciel: c'est le tram. On se précipite..... la portière s'ouvre..... soixante bras se tendent, et Don Rua plus porté que soutenu descend de voiture, accompagné de Don Bertello, conseiller professionnel de la Pieuse Société Salésienne, et de Don Scaloni, vice-Inspecteur de la Belgique.

Le Directeur du Noviciat, Don Tomasetti, lui présente alors Monsieur le Curé d'Hechtel, Monsieur le Bourgmestre et toute l'élite de la paroisse, accourue pour le recevoir. Puis c'est Monsieur Sak, Inspecteur général des écoles libres du Limbourg, qui, en quelques mots venus du cœur, lui exprime au nom de la commune la joie que tous ressentent de le posséder. Don Rua remercie, et l'on se met en route pour le Noviciat.

Une foule pieusement avide de voir le Supérieur Général des Salésiens, se presse sur le passage du cortège. Tout le monde est aux portes. Les drapeaux, aux couleurs nationales, pavoisant chaque maison, claquent au vent froid du matin. Des décharges d'artillerie éclatent dans l'air, longuement répercutées par l'écho des montagnes voisines. Au bord des chemins, au seuil des maisons, des groupes s'agenouillent, sollicitant la bénédiction du Père bien-aimé. Et Don Rua passe au milieu de cette bonne population, calme, heureux, souriant.

Enfin, on atteint le Noviciat, où une séance des mieux réussies accueille notre vénéré Père. Quelques mots de lui la clôturent,

charmants et pleins d'à-propos; puis, à midi... et quelque chose, un dîner de famille réunit autour de Don Rua les meilleurs amis de notre Œuvre. On distingue dans cette belle

Saint Gaëtan (*Voir p.* 177).

couronne de Coopérateurs les trois frères Mallet, nos généreux bienfaiteurs, dont les largesses ont permis aux pauvres Salésiens de se fixer dans la Campine; M. le curé d'Hechtel, le digne pasteur du village; son Vicaire, M. Weyers; M. le curé d'Heusden, notre viel ami, le Fondateur de notre modeste revue flamande; M. Sak, inspecteur général des écoles libres du Limbourg; M. le Docteur Alenus, qui prodigue à l'établissement ses soins, son dévouement... et autre chose encore; M. Schutjes, le sympathique ami de l'Œuvre salésienne: tout ce monde avait été à la peine, il était bien juste qu'il fût à l'honneur!

Au dessert, Don Tomasetti fit l'éloge du beau pays de Flandre, et des dignes fils de ce pays, que son regard découvrait autour de lui.

Puis, Monsieur le Curé d'Hechtel prit la parole pour dire à Don Rua son affectueuse sympathie. Avec un rare bonheur d'expressions et de mots choisis et pittoresques, il sut traduire à notre vénéré Père la joie et les vœux de tout son troupeau. Enfin Don Rua se leva pour remercier chacun des Coopérateurs présents du bienveillant accueil qu'il avait reçu à Hechtel. Il eut un mot aimable et délicat pour tous, et sa voix se fit émue et tremblante pour dire la joie de son cœur de Père et les souhaits ardents de son âme d'apôtre. A cette minute, l'accent de ce saint prêtre, tout consumé de la flamme de l'amour divin, est tel que bien des yeux se mouillent de larmes, larmes d'émotion et d'attendrissement, que provoque toujours le spectacle de la sainteté. Et le dîner s'acheva sur ces consolantes paroles.

Le soir du même jour, le Successeur de Don Bosco fit une courte apparition chez les Coopérateurs d'Hechtel, pour les remercier de la constante sympathie dont ils entourent l'Œuvre salésienne.

Le lendemain, Don Rua célébrait la Messe de communauté dans la pauvre chapelle du Noviciat, au milieu de ses chers alésiens en herbe, à qui il tint de consacrer entièrement cette dernière journée de son court séjour. Nul doute que chacun ait retiré de cet entretien intime avec le Père joie et consolation pour son âme. Le soir, une brillante joute théologique réunissait autour de Don Rua les professeurs de la maison.

Dans un latin impeccable, et avec une sûreté de doctrine rare, ces jeunes abbés soutinrent brillamment les thèses dogmatiques inscrites au programme de cette remarquable passe d'armes. Don Rua fut émerveillé de ce talent précoce de controverse, et il sortit en-

**

chanté de cette intéressante séance. Hâtons-nous de dire que tout l'honneur en revient au pieux et savant Don Tomasetti, qui cumule en ce Noviciat la charge de Directeur et de professeur de théologie.

Ceci se passait le mardi soir et le mercredi matin, à 7 heures, Don Rua quittait Hechtel, appelé par Mgr l'archevêque d'Utrecht qui désire faire bivouaquer les Salésiens en Hollande. Après la messe de départ, où chacun des pieux novices tint à communier de la main du Successeur de Don Bosco, et une courte réfection, faite à la hâte, on se mit en devoir de reconduire Don Rua. Mais avant de quitter cette maison bénie où le vénéré Père avait passé de si doux instants, on se prosterna tous sous sa fortifiante bénédiction. Et certes, ce fut un beau spectacle que cette jeunesse aux grands désirs et aux nobles aspirations, courbée sous le geste bénissant de ce doux prêtre que Don Bosco mourant a légué comme Père à tous ses enfants, les Salésiens!

Puis l'on se met en route, sous une pluie battante. Mais on ne s'effraye pas pour si peu. Pressés en groupe autour de Don Rua, nous recueillons de ses lèvres les derniers avis, les derniers conseils, les derniers souvenirs..... et les derniers espoirs. Nous arrivons à peine à la station que déjà la locomotive paraît au détour de la voie. Nous baisons la main de Don Rua pour la dernière fois..... de grosses larmes roulent de nos yeux..... Don Rua monte..... le train part.

Au revoir, bien-aimé Père, au revoir! Puisse la Vierge Auxiliatrice vous conserver longtemps encore à l'affection de vos fils! Puisse-t-elle faire prospérer en vos mains la pieuse Société Salésienne! Enfin, — et c'est là notre dernier vœu — puisse-t-elle, à quelques années d'ici, par un gai matin de printemps, vous ramener sur ce vieux sol des Flandres pour y semer encore les grâces sans nombre qu'apporte toujours avec elle la sainteté!

ESPAGNE

Établissement des Salésiens à Cordoba

Les ardents désirs des habitants de cette ville, ont été enfin satisfaits, depuis que l'Œuvre salésienne y a jeté ses fondements. Grâce à l'initiative du vertueux curé de San Lorenzo, Don Amaya, et à la charité d'une âme généreuse, qui désire cacher son nom, on a pu acheter une grande maison et l'habiter avec quelques modifications.

Le 1er décembre, eut lieu l'inauguration, pour laquelle toutes les Autorités civiles et ecclésiastiques avaient été convoquées. Cordoba, en ce jour, manifesta l'enthousiasme, l'amour et l'affection qu'elle professe envers les Fils de Don Bosco, car il y eut à cette fête, comme cela ne s'était jamais vu, un nombreux concours.

D'après le *Diario de Cordoba*, « d'inoubliable mémoire sera l'acte solennel, qu'en l'église de Saint-Laurent martyr, ont célébré les Salésiens de la résidence de Cordoba. » Après la messe et le discours, toute la nombreuse assistance se rendit à la maison de la rue Mayor de San Lorenzo, où la musique enfantine de l'École salésienne d'Ecija exécuta divers morceaux, durant la visite générale de l'établissement. On ne peut que bien augurer de cette nouvelle Œuvre, du moins tant que durera l'ardeur des habitants de Cordoba, animés pour l'instant des meilleurs sentiments.

ITALIE

Les Filles de Marie Auxiliatrice à Naples

Pour répondre à l'appel de Mme Stampa, fondatrice de l'orphelinat Sainte-Anne à l'Arenella, arrivait à Naples, le 9 décembre, un petit groupe de Filles de Marie Auxiliatrice. Elles y viennent servir de mères à de pauvres orphelines privées de tout secours humain, mais protégées de Dieu qui est leur soutien.

L'insigne bienfaitrice qui s'emploie tellement pour le bien des orphelines, recevait les Sœurs à leur arrivée à la gare. Elle ne sut retenir ses larmes quand le sifflet de la locomotive annonça l'entrée du train et qu'elle vit descendre de voiture ces humbles religieuses, Filles de Marie Auxiliatrice, que Son Éminence le cardinal Prisco, archevêque de Naples, avait déjà bénies. « Qu'elles soient les bienvenues parmi nous, écrit-on de Naples, et bientôt elles s'acquerront ici cette estime et cette admiration qu'elles se sont

acquises dans tant d'autres cités. Sous la direction de notre dévoué Pasteur, elles sauront tout mettre en œuvre pour le bien des orphelines, dont elles s'attireront les bénédictions ainsi que la reconnaissance de leurs bienfaiteurs.»

Au Catéchisme de persévérance de Catane

Le *Bulletin* a déjà parlé plusieurs fois de ce fameux Catéchisme de persévérance de Catane, fréquenté par l'élite des jeunes étudiants de cette ville. A l'occasion de la distribution solennelle des prix qui fut faite le 2 février dernier, nous sommes heureux de rappeler encore une fois le bien immense produit par ce magnifique Cours d'Instruction religieuse. Le premier prix, qui consistait en un lot d'ouvrages juridiques, a été décerné à l'Avocat Marius Tropea, élu depuis peu directeur de la Caisse rurale et de la Société ouvrière catholique d'Aragona.

Commencé en mars 1899, ce Cours de Religion arriva promptement à briller parmi les plus fameux, à l'égal de celui de Parme, qui revendique le titre de premier né et ne le cède à nul autre en nombre et en valeur. Le catéchisme de Catane a été, dès le commencement, comme le grain de sénevé de l'évangile, car bien qu'il eût compté aussitôt plus de trente élèves, cependant il n'en eût que cinq du lycée, deux de l'Institut technique et aucun de l'Université. La deuxième année, de cinq le nombre des lycéens passait à trente-deux, celui des élèves de l'Institut technique arrivait à 7 et l'on comptait trois jeunes Universitaires. La troisième année, grâce au secours de Dieu et à la bienveillante protection de Mgr l'archevêque, le progrès fut plus grand: les seuls élèves de lycée crurent jusqu'à 67, ceux de l'Institut technique jusqu'à 12 et ceux de l'Université jusqu'à 25. Les

Sicile — Cours de Religion de Catane.

fruits furent dès lors très consolants et plus que satisfaisants, et cela tient surtout à ce qu'au catéchisme de Catane, les élèves ne sont pas seulement de passifs auditeurs, mais d'actifs athlètes. Ils sont eux-mêmes, à tour de rôle, chargés de faire les conférences et ils y font preuve, outre d'une doctrine sûre et complète, d'une vraie sincérité en enseignant les principes de notre sainte religion et d'un zèle non moins vif dans l'art de les inculquer avec preuves convainquantes à l'appui. Les nombreuses médailles qui sont venues orner la poitrine de ces braves, au jour de la distribution des récompenses, est une preuve de l'assiduité et de la diligence que tous apportent dans l'étude de l'Instruction religieuse.

Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Quand on croit tout perdu

Clermont-Ferrand, 26 avril 1902.

Je vous envoyais l'année dernière, à peu près à cette époque, le montant de deux messes pour dire à l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice, dans le but d'obtenir une grâce qui me tenait fort à cœur. Le secours de MARIE m'est arrivé au moment où, desespérée, je ne comptais plus sur rien. Hélas! je m'abandonnais à un découragement sans bornes; lorsque MARIE, Mère de toute miséricorde, vint à mon aide d'une façon merveilleuse et m'a prouvé une fois de plus que le secours divin arrive souvent au moment où l'on croit tout perdu.

Combien je suis heureuse de dire toute ma reconnaissance à cette bonne Mère. Vous pouvez dire à tous par la voie de votre *Bulletin* que MARIE est toujours riche de grâces et qu'elle est la plus tendre des Mères; car de la créature désolée, désespérée, ce n'est pas trop dire, je suis devenue résignée, consolée, guérie et heureuse! Oh! oui..... si heureuse, que je sens le besoin de le dire et surtout de faire monter mon action de grâce vers Celle de qui j'ai tant obtenu..... Je vous prie de vouloir bien faire célébrer à ce même autel, une messe de reconnaissance en l'honneur de la Très Sainte Vierge, et pour la prier de vouloir bien me continuer sa protection maternelle jusqu'au jour où je la bénirai dans le Ciel, pour m'avoir d'abord sauvée... et ensuite assuré ma reconnaissance, par une fidélité éternelle.

Je vous serai reconnaissante de célébrer une autre Messe, afin d'obtenir pour ma pauvre mère souffrante, tout ce dont elle a besoin de secours temporels et surtout spirituels. Que le bon Dieu la guérisse au nom de MARIE Une troisième, pour les personnes qui ont prié pour moi, qui se sont montrées dévouées de quelque manière que ce soit à mon égard dans cette peine et tout spécialement pour la personne qui m'a engagé à prier MARIE. Une quatrième pour la conversion des pécheurs, en particulier pour les personnes à qui, dans ma vie entière, j'ai pu être cause du mal qu'ils ont fait. Enfin, ayez la bonté de vouloir bien en faire dire vingt, pour les âmes du Purgatoire; je laisse au bon Dieu et à la Sainte Vierge le soin d'en faire profiter d'une manière spéciale l'âme de mes chers défunts et des personnes que j'ai aimées, de celles à qui je dois de la reconnaissance. Je serais heureuse que ces messes soient toutes célébrées, autant que possible, à l'autel de MARIE.

Ci-joint un mandat de cinquante francs. J'envoie deux francs avec mention spéciale pour vos œuvres de Mission, ayant promis une aumône pour l'œuvre de la Propagation de la Foi. — Encore une fois merci.

G. M.
Enfant de Marie.

Pour une faveur

Smyrne, 9 avril 1902.

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une faveur accordée par son intercession. Agréez pour les Œuvres salésiennes la somme d'un franc.

A. R.

Pour vos enfants

Grenade, 22 avril 1902.

Mon fils ayant été malade, après avoir demandé à la Sainte Vierge et à saint Antoine sa guérison et l'ayant obtenue, je viens tenir ma promesse, en vous envoyant la somme de dix francs pour vos Enfants. Mon fils et moi vous serons très reconnaissants de faire

prier vos enfants pour remercier MARIE et saint Antoine de la guérison obtenue et leur demander en même temps qu'ils veuillent bien le prendre sous leur protection, afin de le préserver de tout danger.

Je joins trois francs qu'une de vos Coopératrices vous envoie pour la réussite d'un examen. Si cette grâce lui est accordée, elle vous enverra encore cinq francs de plus; elle se recommande à vos prières.

Ci-joint un franc pour un objet retrouvé.

B. P.

Réussite d'examens

Orléans, 22 avril 1902.

Reconnaissant pour la réussite des examens de mon fils, je vous envoie pour vos Œuvres une faible offrande en un bon de poste de cinq francs. Je regrette que mes moyens ne me permettent pas de la faire plus importante.

J. C.

Grâce spirituelle

Wörishofen (Bavière), 23 avril 1902.

Je vous envoie la très modeste somme de cinquante centimes, que j'avais promise si, par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, j'obtenais une grâce spirituelle qui me tenait très à cœur. En effet, à partir de ce moment là, les choses m'ont été facilitées et j'ai senti l'intervention divine en moi-même. Je vous prie de bien vouloir insérer ces quelques lignes dans votre rubrique des Actions de grâces à Notre-Dame Auxiliatrice, que j'ai beaucoup priée pour obtenir cette grâce.

H. D.

Tout à fait remise

La Tronche, 24 avril 1902.

Je suis heureuse de vous annoncer que Notre-Dame Auxiliatrice a bien voulu exaucer les prières que vous lui avez adressées pour la jeune malade que je vous recommandais fin janvier dernier; elle est aujourd'hui tout à fait remise. Je vous prie d'agréer mes sincères remerciements.

Vous trouverez sous ce pli un mandat de quinze francs, et je vous prie de vouloir bien célébrer la sainte messe, une fois en action de grâces et une autre fois pour le repos de l'âme d'une personne qui vient de mourir et que l'on recommande aux prières de vos enfants.

S. M. G.

Marie a rendu la santé

Paris, 30 avril 1902.

Je vous envoie deux francs pour remercier Notre-Dame Auxiliatrice d'une grâce; je vous prie de bien vouloir dire une messe pour que la situation continue à s'améliorer et pour l'obtention d'une autre grâce. Si je suis exaucée, je vous enverrai une offrande. Voulez-vous mettre dans votre *Bulletin* que MARIE a rendu la santé à ma mère.

MARIE.

Pour les orphelins

Dijon, 2 mai 1902.

Je vous envoie ci-joint un bon de poste de vingt francs pour les orphelins de Don Bosco, en action de grâces de différentes faveurs obtenues par l'intercession de la Sainte Vierge MARIE.

C. P.

Gloire à Notre-Dame Auxiliatrice

J'ai trop tardé à remercier Notre-Dame Auxiliatrice d'une marque visible de Sa protection. Je lui avais promis, si Elle me sortait de la peine où je me trouvais, de la remercier publiquement par la voie de votre *Bulletin*. J'ai été exaucée et attendu jusqu'à ce jour à remplir ma promesse!

Ci-joint l'obole de un franc promise pour vos œuvres. Que tous les lecteurs m'aident à bénir notre puissante Mère du Ciel. Qu'Elle veuille bien continuer à me protéger. Je mets sous sa maternelle et miraculeuse protection mes affaires spirituelles et temporelles, les études de mon fils, l'établissement de ma fille, la conduite de mon mari. Notre-Dame Auxiliatrice, je vous confie tout, ayez pitié de ma misère, et continuez à me secourir.

Une associée

P. O.

***

Smyrne, 2 mai 1902.

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une faveur accordée, et la somme de dix francs aux Œuvres salésiennes.

E. M.

***

20 avril 1902.

Hommage de reconnaissance à la Mère de miséricorde, qui a sauvé la vie à une jeune femme et à un petit enfant dans un grand danger.

M. B.

NOUVELLES des MISSIONS de Don BOSCO

AMÉRIQUE DU SUD

COLOMBIE

Lettre de Don Rabagliati au sujet des Lépreux et de la Guerre civile

Bogota, 18 octobre 1901.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Il y a juste aujourd'hui deux ans que nous avons dans cette république de Colombie le jeu cruel de la guerre civile. Ce fut exactement le 18 octobre 1899, que s'éleva le premier cri de la révolte contre les autorités constituées, que fut tiré le premier coup de fusil contre les défenseurs de la loi et de l'autorité, et que cette pauvre République fut mise toute entière sens dessus dessous. Et depuis lors, *quantum mutata ab illa!* D'abord belle, florissante, pleine de jeunesse et de force, aussi riche et aussi fière que toute autre république de l'Amérique du Sud; aujourd'hui vous la voyez, couverte de la fange dont ses propres fils l'ont souillée, noyée dans son propre sang et couverte de ruines. Cela fait vraiment compassion de voir maintenant cette pauvre Colombie; deux années de guerre civile l'ont rendue méconnaissable, tant elle est devenue affreuse, triste, appauvrie et décrépite. En ces deux années, il y eut plus de deux cents combats entre frères; les morts, les blessés, les estropiés ne se peuvent plus compter; innombrables sont les veuves, les orphelins et les abandonnés. La richesse publique et privée n'existe plus, elle a été employée et convertie en poudre, en munitions, en instruments de destruction et de mort. L'Européen qui retournerait maintenant en Colombie, après l'avoir quittée avant la guerre, ne la reconnaîtrait plus, tant les factions l'ont malmenée. C'est une œuvre suivie de destruction qui fait peur et effraie.

Et, tandis que des centaines de guerrillas s'en vont de tous côtés porter la faim, la misère et la mort, à toutes les frontières nous avons les flibustiers, qui nous provoquent et nous menacent, pleins d'arrogance. Nicaragua envoie ses navires chargés d'aventuriers pour attaquer Panama. Vénézuéla mande sa flotte pour bombarder Uioacha, pendant que nombreux bataillons d'infanterie et la cavalerie l'assaillent par terre. On craignait que l'Équateur ne fît de même dans le Pacifique et sur ses frontières; par bonheur, il y eut quelques semaines auparavant un changement de gouvernement, et M. Plaza, le nouveau Président de cette République, semble résolu à garder une prudente neutralité. Tant mieux!

Toute guerre, surtout si elle est civile et de longue durée, a son cortège: la misère, la famine, les maladies, les haines, les dissensions, etc., etc. Nous avons tout cela en Colombie au plus haut degré, et, s'il y a des milliers de victimes tombées sur les champs de bataille, plus nombreuses sont encore les autres victimes fauchées par la mort, grâce aux misères et aux maladies qui ne se comptent plus, tant il y en a. Pour vous, une guerre aussi longue et aussi féroce, est sûrement un mystère incompréhensible; pour nous, qui savons que le libéralisme d'ici est sectaire jusqu'à la moelle, que toute la maçonnerie, la nôtre comme les voisines et les plus éloignées, veut, coûte que coûte, la destruction de ce gouvernement, le seul catholique qui existe au monde, la chose est beaucoup trop explicable.

Les choses étant ainsi, un miracle seul peut nous sauver et tous les bons l'espèrent,

confiants dans cette parole de la sainte Écriture : *Elcemosina facit invenire misericordiam.* Ici, en effet, malgré la gêne où l'on se trouve, les aumônes en faveur des malheureux, au lieu de cesser, ne vont qu'en augmentant. Dans une de mes lettres antérieures, je parlais de 150,000 pesos, plus d'un demi-million de francs, déjà recueillis pour les pauvres lépreux de Santander. Aujourd'hui, 18 octobre, c'est-à-dire en neuf mois, cette somme est plus que doublée, car le total des dernières listes publiées dans les journaux, donne le chiffre de 305,000 pesos, un million et vingt-cinq mille francs. A noter ensuite que, sans enlever un centime à cette somme, toute convertie en vivres, on a encore trouvé le moyen de vêtir tous les lépreux d'Agua de Dios et de Contratacion, opération très simple en apparence, mais qui réellement ne coûta pas moins de 60,000 pesos, étant donné le prix élevé des étoffes et de la toile. Ces 300,000 pesos ne furent pas donnés en argent, mais en marchandises, partie par le Gouvernement et partie par les particuliers à qui j'avais fait un appel spécial.

Au moins pour quelques mois, les deux mille lépreux, renfermés dans les lazarets d'Agua de Dios et de Contratacion, auront de quoi se défendre du froid et du chaud, mais ce malheureux vêtement n'est pas de fer et il ne tardera pas à s'user ; il est donc nécessaire que tout ce qui s'est recueilli en Europe, offert par la générosité de nos bienveillants Coopérateurs et Coopératrices, nous soit au plus tôt expédié, d'autant plus qu'en raison de la guerre, tout va bien lentement ici. Lentes les opérations de douane, très lents les voyages sur le fleuve Maddalena, encore plus lente la traversée des montagnes où nous nous trouvons ; et, tandis que 25 jours suffisent pour venir d'Europe à Carthagène ou à Barraquilla, il faut ensuite cinq à six mois pour venir jusqu'à nous.

Je ne parle pas de ce que coûtent les voyages maintenant en Colombie, parce qu'en Europe vous ne le croiriez pas, tant c'est invraisemblable. Qu'il me suffise de vous en donner un petit exemple. Avant la guerre, de Honda à Bogota, le transport d'une charge de marchandises du poids de 8 à 10 rubbi ne coûtait pas plus de 8 à 10 pesos ; aujourd'hui on paye 300 et jusqu'à 400 pesos ; la différence est vraiment effrayante : de 40 francs à 2,000, de simple transport, pour deux charges qui ne valent pas généralement plus de 200 à 300 francs. A tout cela, si l'on ajoutait les frais de douane, de bateau et de chemin de fer, on en serait abasourdi. C'est pour cela que, dans une autre de mes lettres, je vous disais de ne nous expédier que des choses fortes et solides ; il ne conviendrait pas en effet de faire tant de frais pour des choses usées et de qualité trop inférieure.

Je voudrais finir en vous racontant un douloureux événement survenu, il y a un mois, au lazaret d'Agua de Dios, mais cela allongerait trop ma lettre déjà trop longue. Qu'il vous suffise de savoir qu'une guérilla révolutionnaire surprit à l'improviste, le 29 septembre, ce pauvre lazaret et que tout fut saccagé sans pitié, jusqu'aux effets de réserve des malheureux lépreux, ne leur laissant que ce qu'ils avaient sur le dos. Par bonheur que les vêtements neufs n'étaient pas encore expédiés de Bogota, autrement les dégâts auraient été encore plus grands.

Je sais cependant que nos Salésiens, à part une bonne dose d'effroi, à la vue de ce vandalisme dont ils furent témoins, n'eurent aucun mal, ainsi que les Sœurs de l'hospice. On peut s'imaginer quelle cruauté loge dans certains cœurs, quand on arrive à profaner ainsi un endroit où demeurent près de onze cents lépreux.

Bénissez-nous tous, parce que tous nous avons vraiment besoin de bénédictions pour pouvoir résister à tant d'épreuves, et qu'ensuite *fiat voluntas Dei.*

Votre tout affectionné in Domino
Don RABAGLIATI, *prêtre.*

BRÉSIL

Chez les Bacairis et les Cajabis du Matto Grosso

(Relation de Don Balzola)

Suite *

Durant ce temps, les flèches commençaient à atteindre l'autre petite barque, et forçaient ceux qui la montaient à se jeter dans le fleuve s'ils voulaient être saufs. Le danger était grave et imminent, nous nous préparions à voguer

(*) Voir *Bulletin salésien*, avril, mai et juin 1902.

à double rame, mais déjà les flèches atteignaient aussi notre canot. Tandis que je recommandais le calme à ceux qui m'accompagnaient, une flèche passa en sifflant au-dessus de ma tête et emporta mon chapeau. Je criai aussitôt à mes compagnons d'être prudents, de ne pas faire feu encore, parce que les choses se seraient encore plus aggravées.

Et ce fut vraiment providentiel pour nous d'avoir su nous abstenir de faire usage de nos armes. Nous aurions bien pu en effet en quelques minutes tirer plus de 200 coups, mais cela aurait été tout à notre désavantage avec l'assurance d'une mort certaine, parce qu'au milieu du fleuve il nous eût été impossible de nous défendre de l'attaque de centaines de sauvages qui des villages voisins seraient venus en aide aux autres. Bientôt les flèches cessèrent et nous étions réunis au milieu du fleuve à nous demander ce que nous devions faire en ce moment critique, quand apparaît sur la rive le chef de nos assaillants qui, chantant et dansant, nous demande d'autres objets, comme si rien ne fût arrivé. Un éclair d'indignation brille dans les yeux de tous mes compagnons, et ils auraient certainement pris en main fusils, et carabines, si ma proposition de satisfaire le cruel sauvage, comme la chose la meilleure et la plus rassurante en ce moment, ne les avait calmés. Quelque temps après le même individu, qui avait reçu la première volée de flèches, s'approchait de la rive, remettait quelques objets au quémandeur et retournait tranquillement parmi nous. Les sauvages se retirèrent aussitôt, en chantant, dans les bois.

Il était déjà nuit et, à jeun depuis la veille au soir, découragés par la trahison des Indiens, nous ne savions plus à quoi nous résoudre. On distribua quelques galettes et puis nous continuâmes à naviguer jusqu'à nuit avancée. Nous nous arrêtâmes deux heures après, afin de prendre un peu de repos; mais nous dûmes tous dormir sur les canots, parce qu'il nous était impossible d'atteindre la berge trop élevée, avec le danger en plus de nous voir de nouveau assaillis à coups de flèches, même pendant la nuit. Oh! quelle nuit! Jusqu'à la pluie qui vint nous molester. Et puis, comment reposer après une journée aussi désastreuse? Le lendemain d'autres difficultés s'élevèrent pour contrarier notre retour. Remonter le fleuve avec les barques était presque impossible à cause du courant; nous dûmes donc nous résoudre quelques-uns à voyager par terre, tandis que les autres avec des perches et les rames s'appuyaient à la rive pour pousser les barques en avant. Les douloureuses conséquences d'un aussi bizarre mode de voyage ne tardèrent pas à se faire sentir; l'un après l'autre, presque tous tombèrent gravement malades, si bien que le personnel nécessaire pour les canots vint à manquer, c'étaient les convalescents qui devaient suppléer alors celui qui tombait malade et nous dûmes nous-mêmes mettre la main aux rames si nous voulions poursuivre le retour.

De nouveau sur les épines — Rencontres désagréables — Terrible moment — Férocité des Cajabis — Pour une pomme — Indiens à l'école — Le député du Rio nouveau — La vieille centenaire — Conclusion.

Après avoir pris les mesures nécessaires pour éviter de plus grands malheurs, nous poursuivîmes notre voyage. De temps à autre nous rencontrions des Indiens qui, bien intentionnés, se contentaient de nous demander des objets. Entre autres il s'en présenta deux, aux membres robustes, qui en toute tranquillité et pleine confiance, nous expriment le désir d'avoir, eux aussi, quelque cadeau de nous. Nous les satisfaisons avec plaisir et ils se montrent si contents qu'ils ne savent comment nous remercier; ils nous offrent en retour une quantité de flèches, parmi lesquelles je choisis les meilleures, et les rapportai avec moi à Cuyaba comme souvenir.

Cette dernière rencontre vint à point nous réjouir et nous délivrer de cette noire préoccupation, sous laquelle nous vivions, depuis la trahison des Indiens et les difficultés du retour. Une pluie abondante et fine qui pénétrait jusqu'aux os, nous surprit en route le lendemain; aussi, arrivés à une belle clairière, que je nommai MARIE Auxiliatrice, nous fûmes obligés de nous arrêter pour tout faire sécher et remettre un peu en ordre ce que nous avions sur nos barques. Nous croyions tous dès lors être hors de danger; c'est pourquoi, le 23, nous reprîmes notre voyage. Le calme et la tranquillité étaient rentrés en nous, d'autant plus que le retour se présentait

avec moins de difficultés qu'avant. Lorsque, à peine les barques s'étaient-elles détachées de la terre, une douzaine d'autres Indiens apparaissent sur la rive, nous demandant des cadeaux.

(*A suivre.*)

ÉQUATEUR

A travers les forêts du Vicariat apostolique de Mendez y Gualaquiza

(Relation de Don François Mattana)

Suite *

L'arbre odorant — Nanchima — Anguazha et Zamareño — Refus d'obéissance — Le fleuve Pante — Menaces de mort — Couardise — En guerre — Force des cadeaux — Baptêmes et retour.

Le 19 décembre, après la sainte messe, nous continuons notre marche, dont la seule particularité fut la découverte d'un arbre qui répandait fort loin une odeur délicieuse. Nous lui enlevons quelques morceaux d'écorce et nous voilà tout parfumés.

Vers le soir, nous arrivons à la maison du Jivaro Nanchima, beau-frère de Jean Cayapa, chef des Jivaros qui m'accompagnaient. Cette maison est située sur une belle colline d'où l'on jouit d'un gracieux panorama. Nous y sommes traités avec beaucoup d'égards et beaucoup de Jivaros des environs viennent m'y trouver. J'administre de nombreux baptêmes et les instructions que j'adressai à ces braves gens ne furent pas sans fruit.

Le lendemain, nous traversons de vastes champs de maïs d'une grandeur et d'une fécondité admirables. Nous rencontrons de nombreux Jivaros qui, à notre vue, ne se tiennent plus d'aise, et nous accompagnent jusqu'à la maison des capitans Anguazha et Zamareño, située sur les bords du grand fleuve Pante, appelé aussi Jamangas par les Jivaros. J'y reste un jour entier, afin d'y exercer le saint ministère, puis je déclare aux Jivaros qui m'accompagnent que mon intention est de traverser le Pante et de me rendre chez le grand capitan Nuñinga, qui demeure à l'entrée du territoire Macabée, sur la rive droite du Macas, et qu'ils devaient par conséquent me suivre. Mais, à ma grande surprise, tous à l'unanimité refusent de m'obéir, donnant pour raison que le capitan Nuñinga est très méchant et qu'il cherche à les tuer. J'essaie de les persuader qu'il n'y a rien à craindre, mais en vain; je dois me résigner à leur dire de m'attendre et réussis seulement à avoir pour compagnons quelques Jivaros de Chupianza et de Mendez. Je persuade enfin aux deux capitans de vouloir bien m'aider à passer le Pante et à envoyer deux hommes forts annoncer au grand capitan et aux autres tribus que dans deux ou trois jours le Père Francisco viendrait les visiter avec quelques chrétiens et des Jivaros.

Nous nous mettons donc en route et bientôt nous sommes au bord du Pante ou Jamangas. Les barques manquent; le courant les a emportées quelques jours auparavant. Nous sommes contraints de passer en rampant, sur un pont aussi flexible qu'une corde, qui nous laisse plonger dans l'eau qui court tourbillonnante. A cet endroit, le fleuve mesure plus de vingt mètres de profondeur, encaissé entre deux rives escarpées. Il coule du nord au sud-est et est navigable pour toutes sortes de bateaux. S'il l'était aussi jusqu'au confluent du Zamora, il faciliterait énormément le commerce avec le Pérou.

Le long du chemin, je visitai divers Jivavaros malades et ceux qui m'accompagnaient se divertirent à chasser oiseaux et bêtes sauvages pour nous procurer à manger. Enfin vers le soir, nous rencontrons les deux Jivavaros que j'avais envoyés la veille au capitan Nuñinga, sur les bords du Macas. Ils étaient pâles et tremblants; pleins d'épouvante ils me disent: « O Père François, retournez en arrière, parce que Nuñinga nous veut beaucoup de mal. » Je m'aperçois que les deux malheureux avaient été reçus avec menaces de mort et pour cela ils persuadaient à leurs compagnons de ne pas aller plus loin. Leurs paroles obtiennent aussitôt leur effet et j'entends de toutes parts la protestation formelle de vouloir retourner. Impossible de leur persuader le contraire; mais, à l'idée que c'est peut-être le démon qui suscite cette panique, pour empêcher le grand bien que je ferais en visitant Nuñinga, je leur fais comprendre

(*) Voir *Bulletin salésien* février, mars, avril, mai et juin 1902.

que je me moquais de leur proposition de retourner en arrière et de leur couardise, comme des menaces de Nuñinga. « Personne, dis-je alors, absolument personne ne retournera en arrière, mais nous irons tous au nom du Seigneur. Je marcherai en tête et je répond de vous tous. Avant qu'ils ne me coupent la tête ou m'arrachent la barbe, ils auront fort à faire. Ne craignez donc pas et pas de lâches. » Ceci dit, je les dispose en rang avec leurs armes prêtes, comme pour une bataille. A cette vue, ils finissent par se plier à ma volonté et en route.

Nous traversons le Macas; à une lieue de la maison de Nuñinga, pour lui faire voir que nous ne le craignons point, nous déchargeons nos fusils, et à cette décharge répond celle de ses Jivaros. Dans la crainte d'une surprise, j'ordonne aux miens de rester bien unis et nous continuons à avancer. A une demi-heure de la maison, nouvelle décharge de notre part, d'autres coups y répondent sans que personne ne se montre. Je décide donc d'entrer par petits groupes dans la cour de la maison, où nous entendions des bruits d'armes et un tapage infernal, mais les miens n'osent avancer..... La chose était sérieuse; je ne sais plus à quoi me résoudre: retourner en arrière, c'était perdre la partie, d'autant plus que nous mourions de faim et de fatigue. Je fais un dernier essai: je tire de mon sac des miroirs, des étoffes de diverses couleurs, des couteaux, des cuillers, etc., et je les étale en ordre. A cette vue, les Jivaros du dedans font encore plus de bruit, mais sans sortir. J'ordonnais déjà aux miens de se préparer pour un dernier coup, quand quelques enfants viennent rôder autour des objets et me demandent par signes de les leur donner.

Je les contente, et aussitôt de rentrer dans la maison pour les faire voir. Les autres demandent alors si j'ai encore de ces belles choses, et sur ma réponse affirmative, tous sortent dehors pour avoir des présents. Le capitan lui-même, avec six solides gaillards, se précipite vers moi et, me prenant la barbe, veut que je la lui donne. Je cherche à lui prouver que je ne pouvais le satisfaire; mais en vain, il est plutôt résolu à me la prendre avec la tête. La chose allait mal; je me recommande à Dieu et je tire mon révolver, puis prenant Nuñinga par le bras, je lui ordonne de s'éloigner de moi et d'apporter aussitôt des vivres pour moi et mes compagnons, autrement il pourrait lui en cuire. La menace eut son effet; tous s'éloignèrent et bientôt hommes et femmes nous apportaient de la *chicha*, de la viande, des *yucas*, etc., avec mille politesses. Les miens cependant, craignant toujours une surprise, ne voulaient pas passer la nuit, sans que je leur permisse de faire sentinelle... Mais tout alla bien.

Le lendemain matin, je célèbre la sainte messe, reçois la visite de beaucoup d'autres Jivaros et durant deux jours je cherche à les instruire un peu dans la Religion. Je baptise 150 enfants et quelques malades. Le féroce Nuñinga lui-même, poussé par la grâce, demande le baptême. Je ne voulais pas le lui donner; mais comme il avait réparé de son mieux le mal qu'il voulait nous faire; je fis couler l'eau sainte sur ce vieux chef, au milieu de la joie générale de tous ses Jivaros.

Mon intention était d'aller jusqu'aux peuplades du Macas et de rentrer par Riobamba. Nuñinga s'offrait de me donner pour guides deux hommes sûrs; mais comme mes Jivaros de Gualaquiza étaient restés sur les bords du Jamangas, il me fallut bien de force retourner chez les capitans Zamareñi. Aussi après avoir fait ici tout le bien possible, les avoir comblés de cadeaux, je les saluai, en leur promettant de revenir bientôt, et puis en route pour le retour. Vers le soir nous sommes de nouveau chez les Zamareñi, mais les Jivaros de Gualaquiza, me croyant mort, s'étaient déjà retirés chez leurs parents ou amis des environs. Je leur fais dire mon retour, à leur grande surprise: ils me croyaient bien mort au milieu des féroces tribus Macabées.

Deux jours après, nous continuions vers le Chiupanza que nous passons à la nage, non sans toutefois courir le danger de me noyer, en compagnie d'un pauvre Jivaro que je voulais sauver. Le soir nous étions à Mendez où je restai plusieurs jours pour recevoir toutes les tribus voisines. Enfin je retournai à Gualaquiza; mais pour reprendre seulement un peu de courage et entreprendre bientôt de nouvelles excursions, au milieu des nombreux habitants des vastes forêts équatoriennes.

FIN

Un Fils de Don Bosco

1850 – 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *

Chapitre XVII

(Suite)

Mais l'organisation religieuse, morale et intellectuelle du collège devait lui coûter de plus grands sacrifices. Le nom de Don Bosco et la renommée de bons éducateurs acquise aux Salésiens dès leur arrivée en Amérique, avaient attiré promptement au collège Pie IX un grand nombre d'élèves. Or, dans un institut où tout était à faire et où n'existaient pas encore de traditions, où l'on devait jour par jour et, pourrais-je dire, heure par heure, enseigner en théorie et ensuite mettre en pratique le règlement, quel ne devait pas être le travail des maîtres et des surveillants, mais surtout du directeur? A cela s'ajoutait la difficulté de devoir parler une langue nouvelle, suivre d'autres programmes d'études et s'adapter aux usages et aux coutumes du pays. Il était en outre très difficile à Don Lasagna de faire ce qui lui tenait le plus au cœur, c'est-à-dire former à la piété certains enfants, appartenant pour la plupart à des familles excessivement tendres pour les enfants, mais presque privées de tout sentiment religieux. Les exigences excessives et presque déraisonnables des parents étaient justement un écueil contre lequel, avec toute sa prudence, il pouvait craindre de voir aller se briser souvent son zèle et sa bonne volonté. Mais au contraire, se surpassant lui-même, surtout dans les pratiques religieuses, il put remédier à beaucoup d'inconvénients semblables et continuer ainsi activement son chemin.

Cependant il ne manquait pas de gens qui, voyant affluer au collège Pie les fils de diverses familles marquantes, lui faisaient remarquer que l'apostolat des Salésiens au milieu de la jeunesse pauvre et abandonnée aurait été plus fructueux. Il leur répondit un jour presque en ces termes:

« Tout le monde sait comment les Salésiens ont été appelés par l'évêque dans l'Uruguay, dans le but de remédier au manque total de collèges catholiques. Commençons donc à faire le plus de bien que nous pourrons aux enfants des familles plus aisées; la divine Providence nous aidera dans la suite à pourvoir également à la classe pauvre. Il est vrai que c'est là spécialement le but de notre Société; mais quand l'occasion s'en présente à nous, pourquoi refuser de faire du bien à la classe aisée? Pourquoi ferions-nous la moue aux riches et les priverions-nous de nos soins? Toutes les classes de la société viennent de Dieu, et de plus, une âme qui a été déjà préparée par une bonne éducation, donnera meilleure espérance de réussite. Quand nous pensons à ce qu'une âme a coûté à Jésus-Christ, nous devons en sentir notre cœur ému, nous devons la chercher et lui faire bon visage partout où nous la trouvons. Malheur à nous si nous faisions autrement; nous courrions risque de laisser perdre beaucoup d'âmes. »

Les faits prouvèrent que Don Lasagna avait pensé juste, car beaucoup d'élèves du collège Pie IX, après avoir reçu une éducation toute formée à l'esprit de piété et de charité, et être rentrés dans le monde où ils

(*) Voir *Bulletin salésien*, août 1901 et suivants, janvier 1902 et suivants.

occupèrent de hauts postes dans la société civile, y conservèrent non seulement de bons principes religieux et moraux, mais en devinrent à leur tour de fervents propagateurs au milieu du peuple, comme on pourra le constater souvent dans le cours de cette biographie.

Cependant, tandis qu'il s'occupait avec zèle à faire fleurir dans son Institut la religion, la science et la civilisation, il n'oubliait pas pour cela qu'il était missionnaire et qu'avant tout il devait chercher à conduire des âmes à JÉSUS-CHRIST. C'est pourquoi il n'épargnait ni fatigues ni sacrifices, pour que l'église de Sainte-Rose fut desservie ponctuellement. La direction d'un nombreux collège d'études supérieures aurait dû être déjà de trop, pour un homme tourmenté par des douleurs continuelles; néanmoins il se serait fait scrupule de ne pas se prêter à chaque instant pour entendre les confessions, pour prêcher et pour toutes les autres fonctions habituelles de son église. En outre, invité à prêcher dans les principales églises de Montevideo, il s'y rendit volontiers et il se fit bientôt connaître comme orateur éloquent, bien qu'il n'eût commencé que depuis peu de mois à parler l'espagnol.

Il ne faut donc pas s'étonner si même en Amérique, et en si peu de temps, grâce à ses rares qualités d'esprit et de cœur, il se trouva en évidence, si non seulement les ecclésiastiques, mais surtout les laïcs se regardèrent comme grandement honorés d'être en relation avec lui, et si sa présence fut désirée dans nombre de réunions.

A ce propos, je crois ne pas devoir passer sous silence une chose qui paraît incroyable, mais qui est vraie cependant. Son aspect sympathique et attrayant, sa parole prompte et efficace, son savoir peu commun, et surtout ses belles manières avec toute sorte de personnes, firent croire à certains membres des sectes que, s'ils réussissaient à l'attirer à eux, ils trouveraient en lui un apôtre de leurs doctrines perverses, un vaillant exécuteur de leurs plans. Pour réussir dans leur entreprise, ils décidèrent dans de ténébreux conciliabules, de mettre autour du jeune prêtre des personnes influentes qui, tout en feignant de l'aider dans ses desseins, en secondant ses désirs, en lui confiant leurs enfants, en l'enivrant de louanges de vive voix ou par les journaux de toutes nuances, l'enlaceraient dans leurs filets sans que même il s'en aperçût. Le succès leur paraissait d'autant plus facile, qu'arrivé récemment dans l'Uruguay, il ne pouvait encore bien connaître l'esprit de tels émissaires, et en outre, à Villa Colon, il était quelque peu séparé de l'évêque et des autres personnes qui auraient le mieux pu lui faire ouvrir les yeux.

Mais, vive Dieu! La Vierge Auxiliatrice veillait sur son fidèle serviteur. Don Lasagna ne tarda pas à s'apercevoir du piège qu'on voulait lui tendre, et il cessa poliment toute relation avec de telles gens, quoiqu'il prévît de terribles persécutions et le départ du collège de nombreux enfants excellents. Il était prêt à perdre tout, pour pouvoir conserver la liberté de faire le bien que Dieu et la pieuse Société salésienne attendaient de lui. C'est lui qui raconta ce fait à un ami intime à l'occasion de son premier voyage en Europe.

Si, par expérience, il avait appris à ne pas se fier à tous, il ne faut pas croire pour cela qu'il devînt moins aimable dans ses manières et, en temps et lieu, moins expansif. Il en donnait une belle preuve le 8 novembre 1877, jour où un nombreux groupe de messieurs vint visiter le collège. C'étaient les plus grands négociants, les plus riches représentants du commerce de l'Uruguay, qui s'étaient accordés un jour de congé en joyeuse compagnie dans les environs charmants du collège. Une musique instrumentale à leur tête, ils se présentaient vers onze heures du matin au Directeur pour visiter la maison; ils se rendirent facilement compte que ce n'était pas le moment le plus favorable et ils se retirèrent, en promettant de revenir après midi. Dans l'intervalle Don Lasagna eut tout le temps de leur préparer un cordial accueil.

La joyeuse compagnie entrait donc au collège pendant la récréation de midi. On les introduisit dans la plus grande salle, où les élèves les attendaient. Quand la musique eut fini de jouer l'hymne national, les élèves entonnèrent avec entrain l'hymne du collège, mis en musique par Mgr Cagliero; plusieurs romances du même auteur lui succédèrent, ainsi que d'autres chants exécutés avec une maîtrise admirable. Les auditeurs goûtèrent beaucoup cette musique et ne finissaient plus d'applaudir. Pour rendre plus solennelle cette réception, le Directeur adressa à ces messieurs

un respectueux et délicat salut qui fut accueilli par les plus chaleureux applaudissements. Deux orateurs, rédacteurs de journaux, demandèrent la parole et répondirent avec verve: ils bénirent l'heure à laquelle les Salésiens avaient pris pied sur leurs rivages, souhaitèrent de voir se réaliser tous leurs plans philantropiques et exhortèrent les enfants à correspondre aux soins paternels de leurs Supérieurs. Ils ne se payèrent pas de paroles sonores, mais là, immédiatement, ils résolurent de faire don au collège Pie d'un beau piano, dont le besoin se faisait vivement sentir.

Ils quittèrent l'Institut, en criant: « Vive la république ! Vive le commerce! Vive Don Bosco ! » Ils étaient convaincus que ces prêtres, qu'on représente souvent comme rétrogrades et incapables d'enseigner autre chose que le *Pater*, savent cependant faire marcher du même pas l'étude, la science et les arts, réunir dans un bel accord la piété et une douce et aimable allégresse. On peut conclure de là combien ces choses réussirent à rendre populaires les Fils de Don Bosco, et quelle sympathie elles attirèrent au collège de Villa Colon.

Chapitre XVIII

Progrès du collège Pie — Un nouveau Docteur de l'Église — Fête solennelle — La prière d'un évêque — Un vaillant avocat auprès de Don Bosco — Maison et paroisse de Las Piedras — Troisième départ de Missionnaires — Les Filles de Marie Auxiliatrice en Amérique.

Dès sa première année d'existence, le collège Pie IX, grâce à l'habile et sage direction de Don Lasagna, prit un développement si rapide, qu'il sembla tenir du prodige. Bien que l'édifice fut assez vaste et bien distribué, il ne pouvait pas cependant contenir autant d'élèves, qu'il y en avait qui en faisaient la demande; de là le besoin de l'agrandir, pour ne pas priver du bienfait de l'instruction et de l'éducation chrétienne, un grand nombre d'enfants du pays. A peine eut-il reconnu la nécessité de ces agrandissements que, fidèle imitateur de Don Bosco, Don Lasagna mit la main à l'œuvre, bien qu'il ne pût compter sur aucune ressource assurée. Bientôt cependant il recevait de la Commission la gracieuse offrande de 30,000 francs, et pour la somme bien plus forte qui lui manquait, il se confia en la divine Providence. Les travaux avancèrent rapidement et, à la nouvelle année scolaire, tout était prêt pour recevoir presque le double d'élèves. Même au point de vue esthétique, le collège fut bien amélioré et embelli par les nouvelles constructions, ce qui ne fut pas un des moindres motifs de sa prospérité.

Cette année là, un mémorable événement devait offrir à Don Lasagna une assez propice occasion de faire apprécier encore plus son collège. Le 19 juillet, par un décret *Urbis et Orbis*, Sa Sainteté le pape Pie IX avait placé sur la tête de saint François de Sales une nouvelle couronne de gloire, en le déclarant pour sa rare sainteté, pour sa grande sagesse, pour ses nombreux écrits pleins d'une sûre doctrine et d'un doux parfum de piété, Docteur de la Sainte Église. Toujours attentif à saisir l'occasion capable d'allumer dans le cœur de ses élèves le feu sacré de la dévotion et de l'y maintenir vif, Don Lasagna résolut de célébrer, pour cette heureuse circonstance, une grande fête au collège Pie, et invita Mgr Véra, évêque de Montevideo, à vouloir bien la présider. Les enfants s'y préparèrent avec un soin particulier, en écoutant attentivement et avec fruit la divine parole, pendant le triduum qui précéda la fête. En distribuant la sainte communion et en donnant la confirmation à une centaine d'enfants, dont il observa la tenue durant toute la journée, le vénéré prélat put se rendre compte de l'heureux changement qui s'était déjà opéré en eux, grâce aux soins et aux enseignements des Fils de Don Bosco. Après les saintes cérémonies se fit, en l'honneur de saint François de Sales et de Mgr Véra, une séance académique qui fournit la plus belle preuve du progrès des élèves dans les études et dans l'excellent esprit dont était animé le nouvel Institut. Le bon évêque en emporta le meilleur souvenir et, encouragé par de si consolants succès, il conçut dès ce jour même l'idée de confier aux Salésiens la paroisse de Las Piedras.

Don Albera.

(A suivre.)

Le Linceul du Christ

L'Europe, qui lit et qui pense, est en émoi. M. Vignon, dans un livre fortement documenté, vient de prouver l'authenticité du Suaire de Turin et, ce qui est plus extraordinaire encore, de son image. M. Delage, un savant rationaliste chargé de rendre compte des travaux accomplis sur ce sujet si digne d'intérêt, par MM. Vignon et Colson, a été obligé de conclure, devant l'Académie des Sciences, à l'identification de cette image avec le portrait du Christ.

Il est désormais démontré que, la sueur fébrile d'un agonisant émet, même après la mort, des vapeurs alcalines, qui impressionnent une toile imprégnée d'aloès, comme la lumière impressionne une plaque photographique. C'est Notre-Seigneur, lui-même, qui a imprimé son effigie sur la précieuse relique. Il est vrai, des érudits continuent à produire quelques écrits anciens, défavorables à la thèse de M. Vignon. Mais celui-ci les réfute victorieusement.

D'ailleurs, si l'authenticité est scientifiquement prouvée — et elle l'est — l'érudition n'a qu'à s'incliner et à conclure à la fausseté des pièces, qu'elle croyait d'indiscutables documents.

Pour ceux de nos lecteurs qui ignoreraient ce grand événement, nous le racontons le plus brièvement possible.

Le Saint Suaire, c'est-à-dire le linceul qui enveloppait le Christ au tombeau, est une pièce de lin, fin comme de la batiste, qui n'est exposé que rarement aux regards des fidèles. Il le fut à l'Exposition universelle de Turin, en 1898. M. le chevalier Pia, au prix de mille difficultés, après avoir dressé un échafaudage muni de lampes électriques à réflecteur et placé devant cette précieuse pièce, un objectif photographique, durant une pose de 20 minutes, a obtenu sur un cliché de verre une merveilleuse silhouette du corps tout entier du Sauveur, vue de face et de dos. L'étoffe, en effet, avait été placée sur le corps à la façon d'un scapulaire monastique qui ne serait pas troué dans le milieu. Ainsi, chaque moitié du drap prenait une empreinte différente.

Le Christ apparaît donc, à nos yeux, dans une chaste nudité, estompé plutôt que tracé, mais saisissant cependant, grâce au réalisme puissant de cette reproduction naturelle.

Nous ne craignons pas de dire qu'on le reconnaît. L'instinct chrétien comprend qu'aucune créature humaine ne peut prétendre à cette auguste et indéfinissable physionomie, apparue comme à travers un voile de gaze ou un léger brouillard. Les traits ne sont pas en opposition avec le type traditionnel, résultant de l'idéal formé dans nos esprits par la synthèse de tous les Christs les plus célèbres de la peinture ou de la sculpture religieuse. C'est bien cela, et, pourtant, quelque chose de mieux encore que cela. On se sent en présence de l'irréalisé et du divin.

Le corps porte les marques les plus indiscutables du supplice décrit dans l'Évangile. Les boules de plomb du *flagrum*, ou fouet romain de la flagellation, y ont laissé des marques profondes dans tous les sens. La croix a meurtri l'épaule. La poitrine a été percée de droite à gauche, par la lance. Les mains sont trouées au poignet et non à la paume, ce qui est contraire aux habitudes picturales, mais en harmonie avec les lois anatomiques. Le poids du corps, en effet, n'eût pas permis aux clous d'en soutenir la masse, s'ils eussent été enfoncés dans cette région; ils auraient déchiré les tissus et auraient glissé entre les doigts. Pour une raison semblable, les pieds ont été cloués au métatarse.

Les cheveux, longs et bouclés, couverts de caillots de sang, le front régulièrement meurtri, dénoncent la place de la couronne d'épines qui, suivant une juste remarque des religieuses qui raccommodaient à Chambéry la sainte étoffe avant son départ pour Turin, devait avoir la forme d'un diadème impérial à plusieurs branches ou d'une sorte de tiare.

Une joue est tuméfiée par les soufflets; l'œil gauche est entr'ouvert et la bouche exprime, tout à la fois, par un modèle ferme

et impossible à décrire, le mépris de la souffrance et de la mort et une ineffable bonté.

Sa Sainteté Léon XIII et le roi d'Italie possèdent les deux premières plaques photographiques, d'après lesquelles la divine image a été reproduite. On dit que, vue sur verre, par transparence, elle s'idéalise encore. Plusieurs Revues ont donné des photogravures suffisantes de la face et du corps, identiques à l'image qu'on voit sur le Suaire, c'est-à-dire, fort peu intelligibles pour un œil ordinaire, inexercé à lire un négatif. Le beau livre de M. Vignon est plus explicite et donne quatre magnifiques héliogravures: deux pour la tête et deux pour le corps. On a ainsi l'aspect complet, tant du suaire tel qu'il est, que du divin cadavre, tel qu'il fut.

Ce splendide ouvrage est malheureusement un peu cher (15 fr.). Si l'on veut tenir compte de sa beauté typographique et des frais considérables que supposent son tirage et les expériences scientifiques qui l'ont précédé, il ne l'est cependant pas trop. Souvent nous consacrons une aussi forte somme à faire reproduire nos traits pour les donner, non seulement à des amis véritables, mais à des indifférents. Le bonheur de posséder l'effigie sincère de notre Dieu et la preuve scientifique de son authenticité, mérite assurément que nous nous imposions quelque sacrifice.

Pour nous, depuis que nous avons eu le bonheur d'entrevoir la douce et auguste victime, dans l'émouvant appareil de sa chair martyrisée, sa vision nous poursuit partout et inonde notre âme de reconnaissance et d'amour. Nous nous demandons avec stupeur, comment tant de saints, tant d'extatiques, qui nous ont précédé, n'ont pas eu le privilège de cette unique faveur et pourquoi, l'amour suprême, nous avait réservé la poignante et délicieuse obsession de sa dépouille crucifiée. Nous souhaitons à tous les chrétiens nos contemporains de l'éprouver, comme nous, aussi pure, aussi profonde, aussi pénétrante. Un regard sur ce Dieu défunt suffit pour faire oublier tout ce qui n'est pas lui, ou tout ce qui ne nous en parle pas.

Le livre de M. Vignon fera époque dans la religion comme dans la science; il le sait et il le laisse percer sans orgueil. Arrivé, à force de travail persévérant, à se créer une conviction aussi profonde sur un sujet aussi important, il est impossible qu'elle ne se traduise point par une confiance dans l'avenir aussi invincible qu'elle. Nous ne connaissons rien de plus beau, dans sa simple et ferme assurance, que cette dernière phrase de l'opiniâtre chercheur, par laquelle nous finirons nous-mêmes:

« *Bientôt le Saint Suaire entrera définitivement dans l'histoire par la porte que lui aura ouverte, toute grande, la science positive.*

(*Annales de N.-D. de la Salette*, juin 1902.)

N.B. — La Direction des Magasins de Fournitures de l'Oratoire salésien de Turin se met entièrement à la disposition de nos lecteurs, pour leur procurer les divers formats des Photographies du Saint Suaire. *Voir les prix à la couverture.*

Livres et Revues

La philosophie du Credo, par le P. Gratry, 4e édition, 1 vol. in-12. Prix: 3 francs. (Ancienne maison Charles Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

On n'a connu que plusieurs années après son apparition pour quel catéchumène le P. Gratry avait composé cet ouvrage, il l'avait écrit à l'intention d'un de ses anciens camarades de l'École polytechnique, devenu le général Lamoricière.

Le vaillant soldat était bien un de « ces esprits élevés ignorants de la religion », mais instinctivement tourmentés par le besoin de la connaître et de la posséder.

La forme catéchétique adoptée par l'auteur lui a permis de présenter d'une manière saisissante les objections qui retiennent beaucoup d'hommes captifs dans leur incrédulité. Ce livre n'est pas un monologue où un seul a la parole et la conduit comme il veut, sans être obligé de tenir compte de la pensée d'autrui; c'est un dialogue plein de naturel et de vie dans lequel, suivant le conseil de l'apôtre saint Pierre, un des deux interlocuteurs répond de son mieux aux questions qui lui sont faites, et s'efforce de rendre raison et bonne raison des motifs sur lesquels se fondent la foi et l'espérance des disciples de Jésus-Christ. Qu'on lise, par exemple, le troisième dialogue qui roule sur le mystère de la Trinité, ou le quatrième dans lequel le dogme de la Rédemption soulève la question du péché originel; on verra avec quelle loyauté les objections y sont formulées, avec quelle netteté l'auteur y répond et comment il excelle à montrer les admirables harmonies établies par la sagesse éternelle entre les vérités révélées et les besoins ou les instincts de la nature humaine. Cette *Philosophie du Credo* pourrait très légitimement être intitulée: « Catéchisme à l'usage des gens du monde».

Card. Perrault.

A Saint-Michel archange, poème, par René des Chesnais. 3me édition, 1 vol. in-12 de 24 pages et 3 simili-gravures. Prix: 0 fr. 50.

La première Mort, poème, par René des Chesnais, 1 vol. in-12 de 48 pages. Prix: 1 fr. 50.

L'Icône, poème par René des Chesnais, 1 vol. in-12 de 32 pages. Prix: 1 fr. Librairie Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris (VI).

Trois charmants petits poèmes que nous ne saurions

trop recommander. Le premier, sublime invocation à Mikael, implore le secours du grand archange, protecteur de la France, en vers dont la poétique variée fait le charme.

Le second, d'abord paru dans le *Correspondant*, nous montre l'homme après sa chute. Dans l'ordre du temps, la *première mort* fut celle d'Abel. Dans les décrets de l'éternelle miséricorde, la *première mort* est celle du Christ. Deux figures de mère s'y rencontrent. En face du poignant désespoir d'Ève, la radieuse image de Marie, apportant le pardon et la vie.

L'*Icône* est une gracieuse histoire de l'Église chrétienne d'Égypte, rapportée des montagnes ensoleillées du Nil et toute parfumée des senteurs d'Orient. C'est la prière croyante, instante, persévérante d'une pauvre veuve, dont l'enfant est aveugle, qui dure jusqu'au soir, malgré la fatigue, malgré l'épuisement, devant l'image souriante de MARIE et de JÉSUS, restée seule sur un pan de mur crevassé. Et quand le jour s'achève, MARIE exauce la prière, JÉSUS donne à l'enfant le feu de son regard.

Études. — 20 *mai:* Les fêtes mariales de 1904, *R. M. de la Broise.* — Le général Bertrand en 1813 et 1814 (IV), *Henri Chérot.* — Théoriciens de la liberté d'enseignement à la Chambre, *Victor Loiselet.* — Napoléon devant l'Officialité de Paris, *Paul Dudon.* — Nécrologie: le R. P. Sommervogel. — Revue littéraire: critiques et poètes, *Henri Brémond.* — Les automobiles à gaz, à pétrole et à alcool, *Edouard Chapelle.* — Les élections du 27 avril et du 11 mai, *E. C.* — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

5 *juin:* Le chemin de fer de Bagdad; la nouvelle route des Indes, *Henri Lammens.* — Les fêtes mariales de 1904 (II), *R. M. de la Broise.* — A l'école d'Auguste Comte, *Xavier Moisant.* — Les élections de 1902, *Paul Dudon.* — Le roman des Panamistes, *Henri Brémond.* — Bulletin de philosophie: psychologie et physiologie, *Lucien Roure.* — La juridiction épiscopale et la mise à exécution de la loi du 1er juillet 1901, *Joseph Brucker.* — Revue de livres. — Événements de la quinzaine.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 mai au 15 juin 1902

France

†

S. G. Mgr Michel Rosset, Evêque de *St-Jean-de-Maurienne.*

†

AGEN: M. le Chne Duport, *Miramont.*
AIX: M. l'Abbé Edouard Cacchia, *Arles.*
ANNECY: M. le Chne Philippe Pissot, *Annecy.*
CLERMONT: M. l'abbé Barthélemy, *Orléat.*
— M. le Chne Chambon, *Pionsat.*
GAP: M. le Chne Roux, *Gap.*
MARSEILLE: M. l'abbé Olivier, *Marseille.*
MONTPELLIER: M. l'abbé Beauguil, *Agde.*
ST-BRIEUC: M. l'abbé Brezelec, *St-Maden.*
— M. l'abbé Armand Ropers, *Paimpol.*
— M. l'abbé J. Hervé, *Moncontour.*
VERDUN: M. le Chne Bisteur, *Commercy.*

†

VANNES: Sœur L. G. Le Veux, *Auray.*

†

AGEN: Mme Auguste Bourrinet, *Agen.*
AIX: Mme Veuve Apollinaire Ibac, *Arles.*
— Mme Marthe Dumène, *Tarascon.*
AMIENS: Mme Hagard, *Amiens.*
ANGERS: Mlles Perrault, *St-Aubin-du-Pavoit.*
— Mlle L. Roux, *Saumur.*
ANNECY: Mme la Csse de Menthon, *Menthon-St-Bernard.*
— M. Ducimetière, *Monnetier-Mornex.*
AVIGNON: Mlle Elise Robert, *Carpentras.*
BLOIS: M. Lefebvre de Villequetout, *Blois.*
BORDEAUX: Mme Gourdon, *Bordeaux.*
LYON: M. Delay, *Chazelles-sur-Lyon.*
— M. Cloëz, *Lyon.*
MARSEILLE: M. C. Sollier, *Marseille.*
— M. François Cheval, *Marseille.*
NANTES: Mme Vve Janvier de la Motte, *Nantes.*
— Mme Marie Favreau, *Nantes.*
NICE: Mlle Joséphine Gaintrandy, *Grasse.*
PARIS: Mme Vve du Vivier, *Paris.*
— Mme la Csse du Parc, *Paris.*
— M. Victor Bouffort, *Paris.*
— M. Julien Tassin de Montaigu, *Paris.*
— M. le Marquis de Ségur, *Paris.*
ST-BRIEUC: M. et Mme Lafontaine, *St-Brieuc.*
— Mme d'Abancourt, *St-Brieuc.*

Étranger

†

S. G. Mgr Vital Grandin, Évêque de *St-Albert.*

†

BELGIQUE: M. l'abbé de Coninck, *Louvain.*
— M. l'abbé Cartuyvels, *Liége.*
ITALIE: M. l'Abbé D. Donati, *Sanseverino-Marche.*

†

ALLEMAGNE: Mme la Baronne de Prankh, *Garsa Inn.*
ALSACE-LORRAINE: Mme Vve Petitjean, *Domnon.*
BELGIQUE: M. le Dr Deschamps, *Jemelle.*
— Mme la Baronne de Blondel de Beauregard, *Viane.*
— M. Gervais Caresse, *Mouscron.*
— Mme Vve de Poorter, *Lierre.*
— Mlles Couttrel, *Poperinghe.*
— M. Van de Walle, *Bruges.*
— M. F. X. Mathieu, *Liége.*
— Mlle M. Deliége, *Liége.*
— Mlle Clémentine Deruisseau, *Liége.*
— Mme Vve Vanderlinden, *Anvers.*
— M. Vincent Le Jeune, *Anvers.*
— M. A. Waepenaert, *Malines.*
— Mme Veuve Gérard, *Liége.*
— M. J. V. Van Mierlo, *Bornhem.*
— Mlle H. M. Frédérick, *Liége.*
ITALIE: Mme Vve Rose Impérial, *Charvensod.*

†

Pater, Ave, Requiem.

Avec permiss. de l'Autor. ecclésias. - Gérant: JOSEPH GAMBINO
1902 — Imprimerie salésienne.